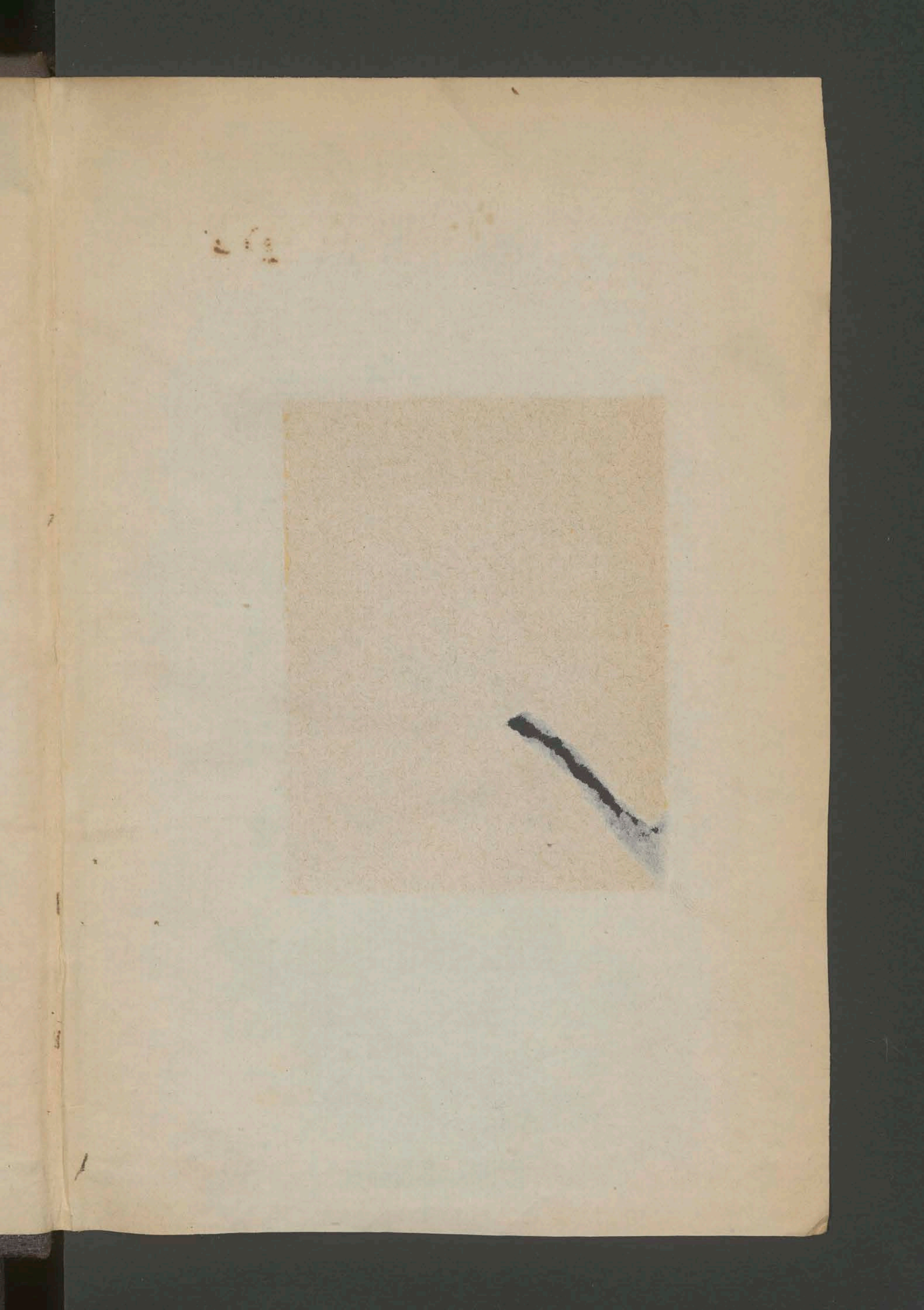
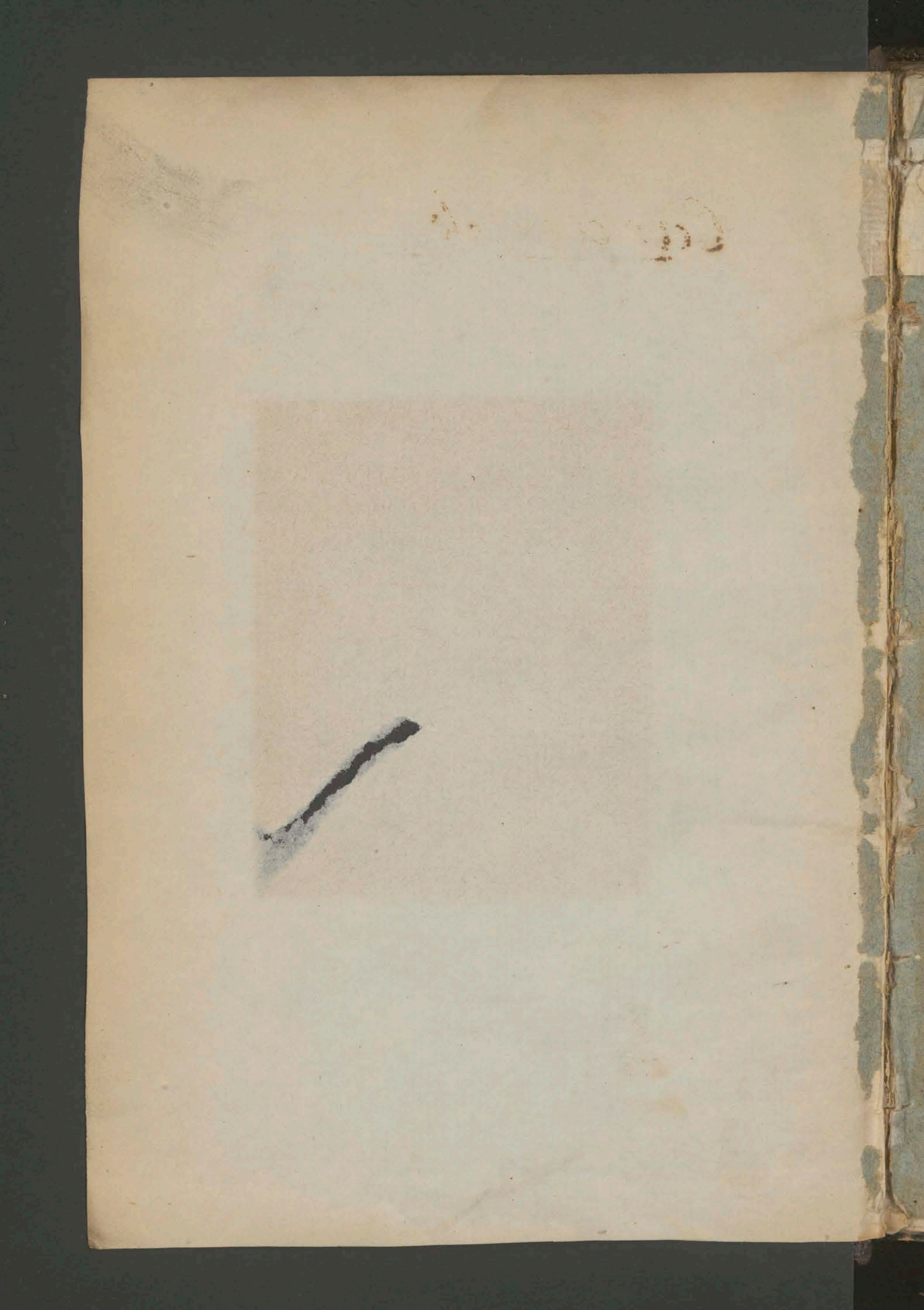



V
B
J
C
19801





Caraccioli

R

205

1

LA VIE

DU COMTE

RZEWUSKI.



LA VIE
DU COMTE
WENCESLAS RZEWUSKI,

Grand-Général, & Premier Sénateur de Pologne.



A LIEGE,
Chez J. J. TUTOT, Imprimeur-Libraire, en Vinave-d'Isle.

M. DCC. LXXXII.



A MONSIEUR

LE COMTE DE P**.

MONSIEUR LE COMTE,

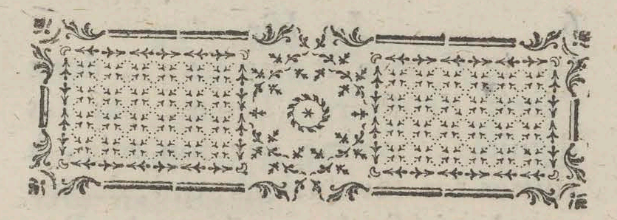
VOTRE zele patriotique ne vous permettra pas de lire cette Histoire avec indifférence. Outre que l'illustre Sénateur qui en fait le sujet, fut votre ami, vous reconnoîtrez vos vertus en parcourant les siennes.

Les faits que je rapporte sur les différens Partis qui se formerent en Pologne, ont pour garant la Gazette de France, qu'on sait être toujours véridique. D'ailleurs, quel est l'Historien à l'abri des méprises? Le Roi Sstanislas eut beau rendre un témoignage éclatant à la vie de Charles XII, le Public s'obstinera toujours à dire qu'elle n'est qu'un

beau Roman. La vérité ſe montre avec tant de peine, quand il y a pluſieurs factions, qu'il eſt impoſſible de l'appercevoir ſans nuage. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que tous les Polonois, malgré leur différente maniere de penſer, ſont unanimement l'éloge du Comte WENCESLAS RZEWUSKI. *Le Roi lui-même, en le nommant Caſtellan de Cracovie, le préconiſe comme* un Héros prêt à ſacrifier ſon ſang pour le bien de la République.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR LE COMTE, *avec tous les ſentimens reſpectueux qui vous ſont dûs,*

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
CARACCIOLI, *ancien Colonel au Service du Roi de Pologne Electeur de Saxe.*



LA VIE
DU COMTE
WENCESLAS RZEWUSKI.

Un Polonois armé de ſon propre courage, martyr du patriotiſme, eſclave de la Religion & de la liberté, devient le Héros de tous les ſiecles & de toutes les Nations. On aime à voir des ames républicaines lutter contre le deſpotiſme, s'élever au-deſſus des factions, mépriſer les clameurs, défendre les loix, ne s'énorgueillir que du titre de citoyen : tel

fut le Comte Rzewuski, dont j'écris l'Hiſtoire. Tenant par ſes dignités, comme par ſon zele, à toutes les révolutions, qui, depuis un demi-ſiecle, agitent la Pologne, il ne parvint aux grades de Palatin, de Grand-Général, de Caſtellan de Cracovie, que pour montrer un courage à toute épreuve.

La douceur de ſes mœurs ne prit rien ſur la force, qu'il fallut faire paroître, tantôt contre les hommes tiedes, tantôt contre les ennemis de l'Etat. Il avoit reçu de ſes peres cette magnanimité, qui déſapproprie le véritable citoyen de lui-même, & qui ne l'attache qu'au bien général.

Rien de plus néceſſaire que les ſentiments héroïques, dans un Royaume toujours ébranlé, dont le tableau préſenta mille fois des

factions éclatantes, des dietes rompues, des combats sanglans, des loix sans vigueur, des citoyens sans unanimité.

Tous les échos de l'univers ont tellement retenti des malheurs de la Pologne, qu'il suffit d'en rappeller sommairement les époques.

Son origine, telle qu'on la rapporte, est une fable, Leckus son Fondateur un personnage imaginaire, & je défie qu'on puisse débrouiller ce chaos, qui ressemble à celui du monde, avant que la lumiere parût.

Les Polonois, anciennement connus sous le nom de Sarmathes, n'écrivirent leur Histoire, pendant plusieurs siecles, qu'avec leur cimeterre & leur propre sang; & tandis qu'on les supposoit barbares, ils consolidoient aux dépens de leur propre vie, leur Gouver-

nement & leur liberté : tel le castor, qu'on croit perdu au sein des eaux, se fabrique, en dépit du cours des rivieres ; une maison digne de son industrie.

Les grands malheurs de la Pologne vinrent presque toujours des interregnes, & les Puissances alliées, comme ennemies, contribuerent souvent à ce désordre. La ressource du Pays, tant pour subvenir aux besoins de l'Etat, que pour réparer ses pertes, se trouva moins dans la bonté du sol, que dans le courage de la Nation, & dans les illustres Personnages, qui sortirent de son sein. Les uns, pleins de raison & de génie, dicterent les loix les plus utiles & les plus sages; les autres, tourmentés par le zele patriotique, taillerent en pieces leurs ennemis.

Si le ciseau les eût reproduit

ſur le marbre, comme les anciens Romains, on ſeroit étonné du nombre; mais les Polonois, dépourvus d'artiſtes, ſe contenterent de leur ériger des monumens dans leur propre cœur, & de répéter d'âge en âge leurs éloges & leurs noms. Chaque citoyen ſe fait maintenant un honneur de prononcer celui du Comte Wenceſlas Rzewuski.

Iſſu d'une ancienne maiſon alliée aux plus illuſtres familles du Pays, il parut comme un de ces rameaux qui ſemblent ranimer les chênes antiques dont ils tirent leur vigueur & leur ſeve.

Les Ecrivains Polonois, intéreſſés à découvrir la ſource des Héros qui décorent leur patrie, apperçoivent la maiſon Rzewuski dès le huitieme ſiecle, tems où le Chriſtianiſme n'éclairoit point

encore la Pologne ; ils nous apprennent qu'elle eut vingt chefs de famille de pere en fils, tous caractérisés par quelque action éclatante ; qu'ils sont les mêmes que Rzews on Rzewin, & que Paul, en 1279, sous le regne de Lesko-le-Noir, bâtit plusieurs villes en Podlachie, dont une porte son nom ; que son écusson consistoit dans un fer à cheval, surmonté d'une croix, & qu'un de ses descendans perdit la moitié de cette croix pour avoir tué son frere dans un combat, au sujet d'un partage faitinjustement.

On trouve outre cela, dans les archives de la Maison Rzewuski, un diplôme signé de la main même de Uladislas Jagellon, par lequel il conste qu'elle tire son extraction des premiers Ducs de Pologne : *Trahentes originem, sanguinem, &*

nomen ab antiquorum Ducibus Poloniæ, nempe iis qui à primis primordiis gubernant Poloniam.

Ceci vient à l'appui d'une pierre trouvée dans des ruines, & ſur laquelle on lit l'antiquité des Rzewuski clairement énoncée : monument d'autant plus précieux, que le ſeul haſard le fit découvrir, & qu'il eſt impoſſible, à raiſon des caractères qui le déſignent, d'en nier l'authenticité.

Le P. Damaſcene, Religieux des Ecoles-Pies, rappelle cette mémorable époque dans ſon livre intitulé : *le Zodiaque du Ciel Sarmathique*, imprimé à Varſovie en 1715, & compoſé tout entier à la gloire des Rzewuski.

Ajoutons à ces autorités nombre de lettres de Sigiſmond I, de Sigiſmond III, toutes écrites à des Rzewuski, & deux entr'au-

tres de Jean Casimir, adressées à Paul, Porte-Enseigne de la Noblesse du Palatinat de Russie. Il le remercie d'avoir levé, à ses frais, un corps de quatre cents hommes, pour l'opposer à la révolte de Chmielniski, & d'avoir sacrifié quarante villages au fond de l'Ukraine, pour le salut de la République. » Comment pourroit-» elle oublier, ajoute-t-il, que » vos possessions, qui ont été la » barriere de Pologne, sont main-» tenant aux Tartares, elle qui » est beaucoup moins en peine du » terrein qu'elle vient de perdre, » que de l'impuissance où elle se » trouve de jamais vous récom-» penser. «

Michel Florien, fils de cet illustre Personnage, apprit l'art de la guerre sous l'immortel Czarnaski, dont les talens comme la valeur

triompherent des Ruſſes, defirent les Tartares, chaſſerent les Suédois ; & c'eſt de ſon école qu'il paſſa ſous les ordres de Jean Sobieski, grand Général & grand Roi.

Je parle ici d'un Monarque belliqueux, dont la raiſon parvint à l'âge viril, ſans paſſer par la jeuneſſe d'un Héros, dont l'ame tourmentée par la gloire, ne trouva de repos que dans les combats. Après avoir honoré les premieres charges de la République, dont il fut toujours l'enfant le plus reconnoiſſant & le plus ſoumis, il en devint le pere, en montant ſur le Trône de Pologne. Il y porta ce courage martial, qui endurcît ſes plus tendres années, & des vertus qui, nourries dans le ſein du travail, avoient pris la teinte des Héros; &, ce qu'il y a de plus admirable, une attention ſcrupu-

leuſe à conſerver les droits de la Nation. On le vit Monarque, comme on l'avoit vu Général, partager les fatigues du ſoldat, & ne ſe diſtinguer que par la bravoure.

Vienne lui doit l'avantage ineſtimable de n'être pas aujourd'hui l'eſclave de l'Empire Ottoman. Elle voyoit ſans eſpoir le Croiſſant arboré ſur ſes murs, ſes Egliſes au moment de ſe changer en Moſquées, quand il diſſipa la formidable armée des Turcs. Vingt mille Polonois mirent en déroute quatre-vingts mille Muſulmans, & comme il l'écrivit lui-même à la Reine ſon épouſe : „ Le Grand-„ Viſir, en m'abandonnant ſes „ tentes, ſes armes, ſes richeſſes, „ m'a fait ſon légataire univerſel. Il fut généralement regretté de ſa Nation, lorſque ſuccombant ſous le poids des fatigues & des lau-

riers, il termina la chaîne de ſes victoires & de ſes combats.

On craignit que les Polonois qui viendroient à lui ſuccéder, n'euſſent pas la même énergie, & l'on s'affligeoit d'un tel malheur. Sa glorieuſe poſtérité, qui ſubſiſte avec éclat dans les Stuart, les Bouillon, les Guémené, nous rappelle ſa mémoire, en nous retraçant ſes vertus.

Michel Rzewuski ne pouvoit que s'applaudir de ſervir ſous un tel Chef. Il devint ſon premier Colonel, & il s'immortaliſa dans Choczin en ralliant, par ſon éloquence & par ſon zele, l'armée qui alloit en déroute. Konarski (Religieux des Ecolies-Pies) rappelle ce trait dans ſon ouvrage, intitulé : *De emendandis eloquentiæ verbis.*

On ſe ſouviendra long-tems de

la maniere dont il parut au ſiege de Vienne, précédant par-tout ſon Roi. Le Monarque le voyant dangereuſement bleſſé, s'écria : *Je me battrai maintenant à nud, car je n'ai plus de bouclier.*

Ses bleſſures ne firent que rallumer ſon zele ; il les oublia pour ſuivre Sobieski ; & lors d'une bataille, où la plus horrible tempête répandit l'horreur de toutes parts, il donna ſon cheval au Roi, qui eut le ſien tué ſous lui, & quoiqu'à pied, il ſoutint l'arriere-garde avec la plus grande vigueur.

Michel étoit devenu la terreur des Tartares, & leur Cham ne craignoit pas de dire publiquequement, qu'il avoit eu dix-huit affaires en perſonne contre les Polonois, & qu'il n'avoit perdu que celles où Rzewuski commandoit contre lui.

Le

Le Roi lui écrivit de ſa main, » que s'il plaiſoit au Tout-Puiſ» ſant d'appeller le Général de » la Couronne, il auroit le bâton » de commandement, & que ſa » modeſtie n'y mettroit aucun obſ» tacle, *parce que celui qui ſert » bien la Républiqne, a droit aux » plus grandes récompenſes.* « Il lui donna la Staroſtie de Chelm, & il n'y a pas de doute qu'il n'eût occupé les premieres places du Royaume, ſans une paralyſie qui l'aſſaillit dans Choczin, au moment qu'il rangeoit l'armée en bataille. Il mourut à Léopold, couvert de bleſſures, regretté de toute l'armée, pleuré du Roi; & quelle oraiſon funebre, que les larmes d'un Sobieski!

La Pologne ne ſe conſola de cette perte, qu'en jettant ſes regards ſur Staniſlas Mathieu, ſon

fils. On eût dit que cet enfant destiné à devenir un jour le pere de Wenceslas, méditoit déja les exemples qu'il devoit lui donner. Après avoir eu l'éducation la plus nerveuse, il vint en France, où il se fit recevoir Mousquetaire-Gris. On sait quelle étoit alors cette brillante école, maintenant changée dans un tombeau couvert de larmes & de trophées.

Auguste II, Electeur de Saxe, & successeur du grand Sobieski, le nomma Colonel du Corps de la Noblesse, dans un tems où les Suédois se rendoient formidables. Il n'en fut que plus ardent à les poursuivre; il en fit mille prisonniers à Pétrikow; &, comme si les talens militaires ne suffisoient pas à l'activité de son génie, il mérita d'être nommé Ambassadeur à la Porte.

Ce choix de la part d'une République, ne peut se comparer à celui que fait un Prince, ou son Ministre, qui, souvent trompés par la cabale, envoient dans les Cours des hommes sans lumieres.

Stanislas Rzewuski s'annonça comme un excellent Politique; il cimenta le traité de Karlowitz, qui rend à la Pologne Kaminieck, & dont Matakouski porta la ratification.

Ce n'est pas un foible succès que d'amener la Cour Ottomane au but qu'on se propose. Les Turcs, esclaves d'une religion qui les rend opiniâtres par systême, asservis à des préjugés dont l'ignorance & la hauteur sont la source, ne se désistent presque jamais de leurs opinions. Leur tête, quand il s'agit d'y faire entrer un nouveau plan, est exactement une

place qu'il faut aſſiéger. Le Souverain d'ailleurs preſque toujours incommunicatif, décourage les Miniſtres étrangers par ſes lenteurs. Rzewuski, malgré ſon ardeur à vaincre ces obſtacles, ſe concilia tellement l'eſtime des Turcs, que ſa mémoire eſt encore en vénération dans Conſtantinople, & qu'on emploie ſon nom, toutes les fois que la République de Pologne a quelqu'intérêt à démêler avec la Porte.

Les dignités ſe préſenterent d'elles-mêmes pour le récompenſer de ſes travaux. On le vit ſucceſſivement Grand-Référendaire, Palatin de Beltz, Général de la Couronne, & dans ces places éminentes, il ſe montra tantôt Juriſconſulte, tantôt Politique, & toujours Guerrier.

Le gain de la fameuſe bataille

de Kalifch fut, en quelque forte, l'ouvrage de fes confeils. Il y parut avec cette prudente bravoure qui caractérife les Héros.

Il eut deux fils, Wenceflas qui fait le fujet de cet ouvrage, & Severin, mort Palatin de Volhinie.

Si j'ai mis fous les yeux du Public fes illuftres aïeux, avant d'ébaucher fon Hiftoire, c'eft qu'il en eft des grands hommes comme des fuperbes édifices, où l'on n'arrive que par de longues avenues.

Wenceflas Rzewuski naquit en 1705, jour même de la bataille de Kalifch, époque doublement heureufe pour les Polonois. Son pere Staniflas, alors Général de la Couronne, le fit Enfeigne dès le berceau; & comme le Royaume, prefque toujours en guerre, fe trouvoit divifé en deux factions, il l'envoya dans fes Terres fur les

frontieres de Turquie, avec ordre à ſon Intendant de cacher ſa naiſſance & ſon nom : précaution devenue néceſſaire par l'enlevement qu'on faiſoit chaque jour des enfans, dans l'eſpoir que cette barbarie forceroit les peres à prendre un parti.

D'ailleurs les Haydamaques, eſpeces de brigands qui ravageoient alors le pays, n'auroient pas manqué d'enlever le jeune Wenceſlas, ſoit pour en tirer une rançon, ſoit pour faire un échange.

Celui qui devoit être un jour la reſſource & l'organe de ſa patrie, fut donc élevé comme un inconnu, ſans autre ſociété que des enfans agreſtes, & preſque perdu dans des déſerts.

C'eſt une choſe vraiment ſurprenante, de voir combien les Hiſtoires de toutes les Nations nous

présentent d'hommes célebres aux prises avec la mauvaise fortune. La nature semble leur faire payer une taxe à proportion de la gloire dont ils doivent jouir, & des talens qu'ils doivent mettre au jour.

Le jeune Wenceslas, après dix-huit mois passés dans cette espece d'exil, & n'ayant alors que 6 ans, s'écria à la vue d'un étranger qu'on lui dit être son pere : *Je n'ai point de bottes.* Il marchoit effectivement pieds nuds. Le pere, attendri jusqu'aux larmes, le prit entre ses bras, & lui dit : *Rends graces au Ciel de ce qu'il t'a déja fait éprouver le malheur; il viendra un tems où tu goûteras le fruit de cette légere adversité.*

Wenceslas passa de ce lieu barbare aux écoles de Beltz. L'éducation publique, la seule analogue à des Gentilshommes, qui se

diſent égaux, bannit les diſtinctions, & proſcrit l'orgueil. L'on n'y trace d'autre plan d'ambition, que le deſir de s'avancer par des talens & par des vertus.

Les plus grands hommes de la Pologne, je parle d'un Pae-le-Sévere, d'un Zamoiski, d'un Chotkiewitz, furent élevés en commun; moyen infaillible de connoître à fond ceux avec qui l'on doit partager un jour le Gouvernement & la ſouveraineté. J'ajoute que les colleges de Pologne ſont ordinairement des écoles d'éloquence & de bravoure. On y joint à l'étude des auteurs latins, celle des Héros du Pays; on ſe provoque à de petits combats, & tandis que l'Italien s'amuſe dans ſon enfance à faire des chapelles, le François à remuer un hochet, le Polonois s'exerce à manier le ſabre.

L'usage de composer des harangues, de représenter un Sénat, de pérorer, fait aussi partie de l'éducation polonoise. Les Républiques ont besoin d'hommes énergiques, qui sachent parler sur le champ, & il n'y a point d'assemblée, soit à Varsovie, soit dans les différens Palatinats, où l'on ne prononce des discours sans apprêt & pleins de feu. La circonstance les fait naître, & l'on est forcé d'avouer que l'explosion d'un génie républicain, qui ne connoît point d'entraves, produit les plus grands effets.

Ce fut le triomphe de Wenceslas : Orateur dès l'âge de 14 ans, il étonna les Jésuites ses maîtres, dont il parla toujours avec reconnoissance, & la poésie, qu'il cultiva par raison & par goût, donnoit à son éloquence tout le charme possible.

On ſe ſouvient encore du combat d'émulation, qui regnoit entre lui & le jeune Comte Scipion. Wenceſlas faiſoit continuellement aſſaut de gloire & d'étude, & ſon émule, quoique toujours vaincu, n'en fut pas moins juſqu'à la mort ſon plus intime ami; ils ſe paſſionnerent pour la patrie, comme ils s'étoient enflammés pour la ſcience, & on les vit ſe diſputer à tout inſtant l'honneur de travailler avec le plus grand zele pour l'honneur de la République, & pour ſa félicité. L'on étoit alors dans cet heureux tems où l'égoïſme n'avoit point encore corrompu les mœurs, & fait plier les loix.

Wenceſlas ſe vit Capitaine au ſortir du college, & ce grade, en lui rappellant le courage de ſes ancêtres, l'aſſujettit à la vie la plus dure. Il n'y eut aucune différence

entre le fils du Général de la Couronne & le plus ſimple ſoldat. Il eſcortoit ſon pere à la tête de ſa compagnie, ſans autre fourrure que ſon habit, malgré l'âpreté de l'hiver, qu'on ſait être redoutable en Pologne.

„ Il n'y a que la peine & l'ad-
„ verſité, diſoit-il à ſes camara-
„ des, qui puiſſent former un
„ bon Républicain. Je m'affligе-
„ rois d'être né fils d'un grand
„ Seigneur, ſi je ne ſavois pas
„ ſouffrir pour la patrie.

La Pologne d'ailleurs, devenue le théatre des guerres les plus cruelles, par l'acharnement avec lequel deux Monarques trop belliqueux ne ceſſoient de la ravager, exigeoit plus que jamais des citoyens aguerris à la fatigue ainſi qu'au combat. On ſait combien la trempe de leur ame, encore plus que leur ambi-

tion, les rendoit redoutables. C'étoit, d'un côté, ce phénomene militaire que le ciel fit éclore comme la foudre au ſein des éclairs ; ce Prince obſtiné par caractere, impétueux par réflexion, téméraire par orgueil, qui ayant dans les glaces du Nord toute la chaleur du Midi, abandonnoit ſes ſujets, pour tyranniſer ſes voiſins, détruiſoit des Royaumes, pour créer des Rois, ne ſe frayoit des routes qu'à travers des précipices & des incendies, étouffoit l'amitié comme l'amour au ſein des combats, ne prenoit conſeil que de ſon inflexibilité, en un mot, Charles XII.

C'étoit, d'autre part, Pierre-le-Grand, Légiſlateur extraordinaire, dans qui l'amour de la gloire & du bien public dompta la férocité ; Monarque abſolu, qui ſacrifia tout, excepté le deſpotiſme, pour

aſſimiler au reſte de l'Europe ſa Nation; Voyageur intelligent, qui mit à contribution les Peuples, les arts, mais qui, par la maniere dont il fit la guerre, & dont il reproduiſit ſon Royaume, ne vit rien d'auſſi ſurprenant que lui-même dans les différentes régions qu'il parcourut.

Epoque ſans doute admirable pour la Ruſſie, mais qui fit dire plus d'une fois au pere de Wenceſlas, *que les lauriers, dont ſe couronnoit Pierre-le-Grand, ombrageroient un jour les Polonois.*

Les voyages, depuis Henri III, ayant été regardés par cette Nation, comme une inſtruction vivante propre à former la Nobleſſe, Wenceſlas partit avec ſon frere & prit la route de Vienne en Autriche. Ils eurent pour Gouverneur Kawiecki. C'étoit un de ces

braves Militaires, qui, ferme ſans rudeſſe, vertueux ſans affectation, trouvoit dans ſa prudence les moyens de ſe faire écouter. Wenceſlas ne lui donna d'autre ſoin que celui de l'admirer, tandis que ſon cadet, porté pour la dépenſe, & pétillant pour le plaiſir, avoit beſoin d'être continuellement arrêté.

Différence ſenſible, & ſi ſouvent répétée parmi des freres qui voient les mêmes exemples, & qui reçoivent les mêmes principes, qu'elle doit nous apprendre que le caractere influe encore plus ſur les hommes, que l'éducation.

L'Allemagne intéreſſa Wenceſlas comme étant un Pays riche, qui ſans avoir beaucoup d'éclat, offre aux yeux du voyageur des habitans laborieux, des mœurs ſéveres, des loix ſages, de braves

ſoldats ; comme une contrée fertile où la raiſon commande à l'eſprit, où le deſpotiſme eſt tempéré par la bonté des Souverains, où la Nobleſſe trouve dans ſes titres une excuſe à ſa fierté.

Vienne avoit alors pour maître Charles VI, Prince eſclave des coutumes eſpagnoles, ſérieux juſques dans ſon rire, Monarque juſques dans les détails domeſtiques, mais qui, en gouvernant ſon Peuple avec ſageſſe, & ſur-tout en donnant à l'Autriche la Souveraine la plus accomplie, mérite la place honorable qu'il tient dans l'Hiſtoire.

La France fut un autre ſpectacle aux yeux de notre aimable Etranger, elle, dont les mœurs auſſi douces que le climat, dont les forces auſſi conſidérables que les richeſſes, entretiennent l'abon-

dance & l'urbanité. Paris lui présenta tout ce qui pouvoit satisfaire un génie comme le sien, & les trois ans qu'il y passa dans la fréquentation des bibliotheques, & des savans, furent le tems le plus précieux pour sa patrie. C'est-là qu'après avoir entendu les d'Aguesseau, les Massillon, les Fontenelle, il s'en retourna charmé de leur éloquence, plein de leur esprit, & fâché, comme il le dit lui-même, de ce qu'ils n'étoient pas Polonois, tant il aimoit sa Nation.

Il fut présenté, comme un jeune Seigneur de la plus grande espérance, au Duc d'Orléans, Régent du Royaume, & ce Prince, dont le génie étoit de tous les âges, & de tous les pays, lui dit en riant : » Vous serez sûre- » ment un bon Républicain, &

» vous ferez bien, car dans votre » Pays, il faut l'être. « La prédiction s'eſt parfaitement vérifiée.

Son cœur ne fut point inſenſible aux charmes du beau-ſexe. Il deſira s'unir à Mlle. de Bethune, qui devint enſuite la Maréchale de Belliſle; & cette anecdote eſt conſacrée par le portrait de cette Dame, qu'on voit habillée en Veſtale au château de Padhorcé, Terre appartenante à la Maiſon Rzewuski.

Le Sacre de Louis XV conduiſit à Rheims le Comte Wenceſlas, curieux de voir la magnificence des Monarques François dans tout leur éclat; il eut pour ſpectacle toute la pompe de la Religion, & de la Cour. Les ſentimens, qu'il conçut alors pour Louis-le-Bien-Aimé, furent auſſi durables que ſa vie,

& cette affection étoit d'autant mieux fondée, que ce Prince, d'un esprit juste, & d'un cœur droit, s'intéressa toujours vivement à la Pologne, & qu'il gémit plus d'une fois sur son malheureux sort, sans avoir néanmoins le courage de l'adoucir.

Après avoir parcouru l'Angleterre & la Hollande comme deux Pays, qui se rapprochent par le commerce maritime, par l'amour de la liberté, & par le caractere du Peuple, il passa dans l'Italie. Il y trouva des hommes & des monumens dignes de son admiration, & dans ce Pays si délicieux pour le sol & pour le climat, si justement vanté pour ses édifices, & pour ses antiquités, il vit avec autant de surprise que de douleur, la misere assiéger les palais, & la paresse étouffer l'industrie.

Rome, cette ville qu'on étudie comme le livre le plus curieux, quand on cherche à s'inſtruire, étoit ſon optique, lorſqu'il vouloit repaître agréablement ſon imagination. C'eſt ainſi qu'il en parle dans le récit qu'il fit de ſes voyages, & que ſa modeſtie ne lui permit pas de publier.

Comme il ne porta point chez les Nations étrangeres les préjugés de ſon Pays, il ne revint dans ſa patrie qu'avec de nouvelles lumieres, & ſes propres vertus. Perſonne ne put lui reprocher que les mœurs des différens Peuples avoient altéré ſa ſageſſe & ſa candeur. Il ne connut ni ces métamorphoſes, qui traveſtiſſent en petit-maître un Seigneur, ni ces variations, qui ont dépouillé la plupart des Polonois de leurs uſages & de leurs habits.

Sienawski, Grand-Général de la Couronne, ayant payé le dernier tribut que tous les hommes doivent à l'humanité, Staniſlas-Mathieu Rzewuski, pere de Wenceſlas, lui ſuccéda. C'étoit ſon droit, & le vœu de la Nation. Auguſte II lui faiſant expédier le diplôme, lui dit : » Défiez-vous d'une famille puiſſante, qui ne cherche » qu'à vous traverſer. « Et Staniſlas, en prenant la patente, lui répondit, avec une noble fierté : » C'eſt elle déſormais qui devra » me craindre. «

En effet, la dignité de Grand-Général avoit alors une telle influence dans le parti militaire, que le pouvoir même du Roi ſur certains articles lui ſembloit ſubordonné. La diſcipline, le maniement des armes, l'habillement du ſoldat, la conceſſion des bre-

vets, la diſpoſition des troupes, lui appartenoient de droit, & ſon collegue, le Général de la Couronne, vulgairement appellé le Petit-Général, ne lui étoit preſque pas inférieur.

Il n'y a que le Conſeil permanent qui entreprend aujourd'hui de limiter leur autorité, quoiqu'il ſoit conſtant, d'après l'Hiſtoire & la tradition, qu'ils n'en ont jamais abuſé.

Qu'on parcoure leurs Annales, & l'on verra un Zamoiski, dont le bras arrêta Maximilien, & le fit priſonnier; un Zolkiewski qui enleva le Czar de ſa propre capitale, & le conduiſit à Varſovie; un Chotkiewitz, qui terraſſa Oſman; un Tarnowski, qui, ſur les bords de la Varna, tout couvert du ſang des ennemis de la patrie, fit de ſon propre corps un bouclier

au Roi, & lui aſſura par ſa mort la victoire la plus ſignalée.

Toute la Pologne retentit encore des cris de la reconnoiſſance qu'elle fit éclater envers les Lubomirski, les Jallonowski, les Potocki, les Sobieski, les Radziwil, ces grands Généraux ſi zélés pour le bien de la patrie, & auxquels il faut joindre Staniſlas-Mathieu Rzewuski, comme un véritable Héros.

Son fils, au retour de ſes voyages, fut mis à la tête de la Chancellerie militaire & civile, & toujours on le trouva ſcrupuleuſement appliqué à ſon devoir, toujours prêt à répandre ſes lumieres. La Pologne, en obligeant les Seigneurs à travailler dans les places importantes qu'elle leur confie, leur rend le ſervice le plus ſignalé. C'eſt un objet de mépris qu'un Grand

qui n'a qu'un nom; il faut exifter par foi-même, pour ofer citer des aïeux.

Le pere de Wenceflas n'avoit ceffé de lui répéter ces vérités, & de lui dire jufqu'à fon dernier moment combien il eft effentiel de fe rendre utile à fes concitoyens.

Il arriva ce terme fatal que chacun redoutoit comme une calamité ; & Staniflas-Mathieu Rzewuski, ce grand Général, qui mérita par fes talens d'être appellé *le Tacite de la Nation*, mourut enfin au milieu des éloges & des regrets, de plufieurs bleffures qui vinrent à fe rouvrir. L'hiftoire de fes vertus fe lifoit fur tous les vifages, & dans tous les cœurs.

Prêt à terminer fa glorieufe & pénible carriere, il fit ouvrir les portes de fon palais; & devant une foule de fpectateurs, qui fondoient en

larmes, il dit à ſon fils Wenceſlas:
„ Il ne me reſte plus que quelques
„ momens à vivre, & ce peu de
„ tems je le dois à mon Dieu, &
„ à ma patrie; je vous laiſſe dans
„ le ſein d'une République pleine-
„ ment libre, & bien ordonnée.
„ Souvenez-vous de travailler à
„ la tranſmettre à vos deſcendans,
„ telle que vous l'avez reçue de
„ nos ancêtres. Né au ſein de l'é-
„ galité, vous ne devez vous éle-
„ ver au-deſſus des autres, que
„ par la vertu; généreux défen-
„ ſeur de la liberté, vous êtes
„ obligé de la conſerver ſans in-
„ terruption.

„ Payez par-tout de votre per-
„ ſonne. Soyez dans la guerre le
„ premier au champ de bataille,
„ dans la paix le premier au Con-
„ ſeil. Je vous ai donné l'exem-
„ ple, & mes ancêtres encore plus.

„ J'ai

„ J'ai trop peu vécu pour ren-
„ dre à la République la puiſſance
„ & la ſplendeur dont elle s'eſt
„ dépouillée , lorſqu'elle réforma
„ ſes troupes en 1719. Suppléez
„ à ce que je n'ai pas fait, ſi la
„ Providence vous éleve un jour
„ aux premiers grades de l'ar-
„ mée; devenez l'héritier de mon
„ amour pour la patrie, en deve-
„ nant celui de mes biens.

„ Sur-tout défendez aux dépens
„ de votre vie la Religion, la libre
„ élection des Rois, l'autorité des
„ Généraux , le *liberum veto*. Ce
„ ſont les quatre ſauve-gardes du
„ bonheur , & de la durée de no-
„ tre République ; ſervez cette
„ bonne mere, ſans jamais vous ra-
„ lentir, lui conſacrant vos talens,
„ vos jours, votre dernier ſoupir.

Ce ſont là des ſentences qui reſ-
tent, & qu'une ſage République

doit écrire en lettres d'or : un pere, qui les profere, ne peut être assez loué ; un fils qui les met en pratique est au-dessus de tout éloge.

Il y a long-tems qu'on s'éleve de toutes parts contre ce *liberum veto*, c'est-à-dire, contre la liberté qu'avoit tout Gentilhomme Polonois, de s'opposer aux délibérations du Sénat, & de rompre une diete par une persévérante réclamation. Cet usage sans doute étoit sujet à bien des abus, mais outre qu'il renouvelloit le droit des anciens Tribuns, il conservoit à chaque individu le pouvoir d'empêcher les vexations, & les changemens qu'on auroit voulu faire aux constitutions de l'Etat.

Abandonner la législation d'un Peuple à la pluralité, de préférence à l'unanimité, c'est l'exposer à devenir arbitraire, sur-tout dans un

Pays où les grands Seigneurs sont autant de Souverains, & ne trouveroient aucun obstacle à leur volonté.

Combien de fois la République de Pologne n'auroit-elle pas changé de nature & de forme, si ce *liberum veto*, qu'on regarde, au premier coup-d'œil, comme un monstre de Gouvernement, n'eût pas arrêté les ambitieux & les intrigans! On auroit insensiblement aboli le droit qu'ont tous les Nobles Polonois à la Royauté, & le plus grand nombre auroit vu les loix primitives s'altérer, sans pouvoir parler. Aussi l'exemple a-t-il prouvé que la République s'est en quelque sorte anéantie, dès qu'on a proscrit l'unanimité. On voit ces raisons fortement exprimées dans la réponse que fit notre généreux Ré-

publicain au P. Stanislas Konarski, Religieux des Ecoles-Pies.

Ce fut en 1729 que la Pologne perdit le Grand-Général, pere de Wenceslas, qu'Auguste II honora de ses larmes, & dont toutes les Cours firent l'apologie.

On célébra ses obseques à Targowica, Diocese de Lusko, dans une Eglise fondée par la Maison Rzewuski, & la moitié de l'armée s'y trouva.

Rien de plus pompeux que l'enterrement d'un Grand-Général; le corps s'expose dans un manteau cramoisi doublé d'hermine, avec tous les attributs qui caractérisent sa dignité, & des militaires armés de pied en cap entrent dans l'Eglise à cheval, s'avancent jusqu'au cercueil, où après avoir rompu la lance & le bâton de commandement, ils se laissent tomber

pour mieux exprimer la douleur.

Pendant cette lugubre cérémonie, qui dure neuf jours, on monte la garde, on bat la caiſſe, on déploie les drapeaux, & la muſique des Janiſſaires, qui appartient au Grand-Général, ſe fait entendre matin & ſoir, comme s'il étoit vivant. Les Officiers d'ordonnance, comme les Aides-de-Camp, ſe releverent alternativement pour faire le ſervice ſans interruption. Un Evêque prononça l'oraiſon funebre; un Palatin, ſelon l'uſage, prit congé du mort au nom du Roi, du Sénat; & l'Ordre Equeſtre ainſi que toute l'armée, ſuivit cet exemple.

Des tables ſomptueuſes ſervirent à nourrir une prodigieuſe multitude de Gentilshommes de tout âge, & de tout rang. Six cens mille livres ſuffirent à peine pour payer tous les fraix.

Le fils ne ſe conſola de la mort du pere, qu'en s'efforçant de le faire revivre par ſes vertus. On ne tarda point à reconnoître qu'il le retraceroit réellement, & la République s'en réjouit comme d'une victoire.

Les plus illuſtres familles ſe diſputoient l'avantage de s'allier avec lui, quand il épouſa la Princeſſe Anne Lubomirska, fille du Palatin de Czerniechou, & petite-fille de Géorge Lubomirski, Grand-Maréchal de la Couronne, & en même-tems Général, cet homme, qui vivra toujours dans les Annales de la Pologne, comme ayant défendu la liberté nationale contre ſon Roi, & comme ayant en même-tems arrêté les projets de ſucceſſion enfantés par Jean Caſimir, à la ſollicitation de Catherine de Gonzague, mariée

en premieres nôces à Sigiſmond.

La Maiſon Lubomirski, trop connue pour avoir beſoin de réflexions & d'éloges, poſſédoit du tems de Uladiſlas, fils de Jagellon, un Primat des plus célebres. L'Hiſtoire le nomme Kurou, du nom d'une ville qu'il fit bâtir, & qui ſubſiſte encore; & comme il fut Vice-Roi pendant la guerre contre la Turquie, dans l'abſence du Monarque, on le voit à Lançut tenant d'une main le ſceptre, & de l'autre la croix de Primat.

Les nôces répondirent à la magnificence de la Nation, ainſi qu'à la dignité des époux. On y vit tout le faſte des Seigneurs Polonois, & toute la ſimplicité des perſonnes modeſtes.

Le Comte Wenceſlas étoit alors Grand-Ecrivain de la Couronne, & l'alliance qu'il contractoit le flat-

toit d'autant plus, qu'il prenoit une compagne charmante, tant pour les graces, que pour l'efprit, & qu'il devenoit le beau-frere du Prince Lubomirski, maintenant Grand-Maréchal de la Couronne, dont chacun vante avec raifon les talens & l'intégrité.

Il eut plufieurs enfans, dont il refte encore deux filles, & trois fils.

Richeffes, plaifirs, honneurs, rien ne fut capable de l'arracher à fes occupations. Une magnifique bibliotheque, qu'il augmenta chaque année, devenoit fa fociété la plus chérie, dans les inftans qui ne prenoient rien fur fes devoirs. Il apprit, dans l'étude des coutumes & des loix, à ne pas être Nonce comme ceux qui favent à peine parler; il le fut dix-fept fois, & convaincu que cette dignité tient

à

à la ſouveraineté même ; ſa connoiſſance dans les affaires répondit à ſon éloquence.

Les Nonces choiſis dans les diétines, pour faire partie de la diete générale, ſont regardés comme des perſonnes ſacrées : on puniroit, comme criminel de leze-Majeſté, celui qui oſeroit attenter à leur vie. Polens, Colonel au ſervice de Saxe, eut la tête tranchée du tems d'Auguſte II, malgré les repréſentations du Roi, pour avoir tiré l'épée contre un Nonce à la diete de Varſovie.

On ſait que les dietes générales ſont les Etats de la Nation, que les Palatins, les Caſtellans, les Nonces, les Généraux, qui s'y trouvent réunis, ayant à leur tête le Roi, déliberent ſur les affaires les plus importantes, & prononcent définitivement.

Le Maréchal de la diete, alternativement choisi par les Seigneurs de la Pologne & de la Lithuanie, jouit d'un grand pouvoir. Organe de la Noblesse pour porter ses plaintes tant au Sénat, qu'au Roi, sur les abus commis dans le Gouvernement, & les torts faits aux particuliers, il a droit d'imposer silence à quiconque parleroit sans sa permission. Il veille à la sûreté des Députés, dont il est le chef, & punit les délits, qui se commettent dans le lieu de l'assemblée. Son élection entraîne ordinairement beaucoup de débats, à raison des différentes factions qui agitent les esprits. Les dietes se tiennent à Varsovie, ou à Grodno, & c'est le Roi qui les convoque par des Universaux.

Wenceslas, député du tribunal vers Auguste II, se rendit en Saxe,

où le Monarque se trouvoit alors : il arriva monté sur un cheval que le Roi voulu payer mille ducats ; mais magnifique à la maniere des Seigneurs Polonois, il n'eut garde de les accepter. Il offrit son cheval au Roi, & ne pouvant le déterminer à l'agréer, il en fit présent au comte Stechi, Commandeur de Malthe.

Un étranger connu ne voyageoit point autrefois dans la Pologne, qu'on ne le comblât de présens. Les chevaux du Pays, aussi prompts que vigoureux, servoient sur-tout à satisfaire la générosité des Gentilshommes Polonois. Ils se les faisoient amener par leurs écuyers, & ils conjuroient le voyageur d'accepter celui qui leur plaisoit le plus.

Cette magnificence subsisteroit encore, si bien des Polonois n'a-

voient pris, chez les Nations étrangeres, des leçons d'une bourgeoiſe économie.

Naturellement faſtueux, leur générosité s'étoit encore accrue ſous le regne d'Auguſte II, qui, autant par ſa grandeur d'ame, que par ſes nobles profuſions, mérita d'être leur Roi. Ce Prince, dont les galanteries trouveroient leur excuſe dans la naiſſance du Maréchal de Saxe, s'il n'étoit pas du devoir des Souverains de donner l'exemple, eut l'avantage de diſputer le Trône de Pologne à Staniſlas Leczinski, & de ſe meſurer avec Charles XII. Le ciel, qui l'avoit rendu le plus fort des hommes, le rendit enfin heureux après bien des malheurs. Autant habile à ménager les intérêts d'une République extrêmement jalouſe de ſes droits, qu'à conſerver ſes pré-

rogatives, il fit de ſon regne celui de la liberté; de ſorte que, malgré ſon nom, qui l'allioit à preſque toutes les Couronnes, il porta la ſienne au gré des Polonois, ſans rien diminuer de ſa dignité. La foibleſſe, qu'il eut de ſouſcrire à Dreſde même un traité qui lui fut dicté par Charles XII, au moment que ce Roi, plus heureux que ſage, étoit à ſa diſcrétion, ſert à nous prouver que les plus grands hommes ſont toujours prêts à compromettre leur gloire.

Il éleva ſon fils de maniere à lui ſuccéder; & s'il ne lui communiqua pas ce mérite, qui en impoſe à la multitude, il lui tranſmit une grandeur ſans faſte, & des vertus ſans oſtentation.

Ce Monarque mourut à Dreſde le 1er. février 1733, âgé de 63 ans, & cette époque remit ſur

les rangs Stanislas Leczinski, qui, se trouvant sans nul appui à la mort de Charles XII, passa de Deux-Ponts à Veissembourg, dans l'espoir d'obtenir la protection de la France.

Ici la Pologne se livre à de nouveaux combats, & ses voisins ne font qu'attiser le feu qui l'embrase. Les uns veulent que la Maison de Saxe continue de les gouverner; les autres redemandent Stanislas comme leur légitime Roi; & tandis qu'on guerroie pour accélerer, ou pour empêcher sa proclamation, il paroît sur les bords de la Vistule sans autre cortege que ses vertus. Il lui falloit au moins 30 mille hommes, & le Cardinal de Fleury, qui vouloit joindre la Lorraine à la France, sous prétexte de lui donner un asyle, n'en envoya que quatre mille sous les

ordres du Comte de Plelo. La ville de Dantzic eut à peine le tems de les entrevoir, ils ne purent tenir contre les Ruſſes, qui les repouſſerent avec vigueur.

Wenceſlas n'en fut que plus ardent à ſoutenir les droits de Leczinski. Rien ne put arrêter ſon activité. Par-tout on le vit prêt à donner ſon ſang pour affermir ſur le Trône ſon illuſtre Concitoyen.

Ayant reçu par ordre du Régimentaire Potocki, qui faiſoit alors les fonctions de Grand-Général, le commandement de Kaminieck, il s'y rendit avec une magnificence vraiment royale. Son premier ſoin s'étendit ſur la ville, & ſur le château, qu'il fit fortifier à ſes dépens; & pour ne pas grever la République, il paya pendant dix-neuf mois cinq mille

hommes de troupes à ſes propres fraix.

Branicki, alors Grand-Porte-Enſeigne de la Couronne, & devenu par la ſuite Grand-Général, venoit de paſſer de la priſon de Staniſlawou dans celle de Kaminieck, ne penſant pas alors qu'il ſeroit un jour le collegue du Comte Wenceſlas Rzewuski. Celui-ci le traita comme un citoyen malheureux, qui ne ſouffroit la captivité que parce qu'il étoit du parti d'Auguſte III.

La guerre s'allumant de plus en plus au ſujet de l'élection, & les deux partis en venant aux plus dures extrêmités, le Comte Poniatowski, jeune enfant, celui qui eſt maintenant Roi, fut enlevé & conduit à Kaminieck. L'on dit que le Comte Wenceſlas, en qualité de Commandant, en prit

un tel ſoin, qu'au milieu de la petite-vérole, qui exhaloit la contagion & la mort de tous côtés, il le fit tranſporter dans un village éloigné. D'après cet événement, le Monarque actuel devroit ſon exiſtence au Comte Wenceſlas, & conſéquemment ſa Couronne.

L'Hiſtoire, comme un optique, réunit les objets les plus diſparates, & ſouvent de longues diſtances ſe rapprochent à notre grand étonnement, pour donner à l'Univers la marche qu'il doit avoir.

Tandis que les Ruſſes s'étoient emparés de toutes les villes de la Pologne, & même de Dantzic, le Prince de Heiſſembourg, à la tête de dix mille hommes, ſommoit Kaminieck de ſe rendre ſelon ſa volonté. Wenceſlas, tou-

jours intrépide, quand il s'agiſſoit de ſon devoir, lui répondit qu'on ne prendroit la ville, qu'en lui ôtant la vie, & le Prince ſe retira : la fermeté fut toujours le caractere des grandes ames; elle eſt ſur-tout eſſentielle à la guerre, où l'on s'avilit pour peu qu'on vienne à plier.

Auguſte III étant enfin devenu Roi, Wenceſlas ſe retira dans la Valachie, parfaitement réſolu de vendre ſes biens, & de ſuivre la bonne ou mauvaiſe fortune de Staniſlas Leczinski, Monarque, dont les ſingulieres deſtinées ſont une ſource de réflexions.

Un Prince alternativement pourſuivi par l'infortune, & par le bonheur, tantôt le Souverain de ſa patrie, tantôt obligé de la fuir, ſortant de la plus triſte obſcurité, pour reparoître avec le plus

grand éclat, terminant enfin ses jours par l'événement le plus cruel, c'est sans doute un tableau fait pour nous instruire, & pour nous étonner.

Ce Roi, fils de Raphaël Leczinski, n'avoit que 27 ans, lorsque Charles XII, informé de sa Noblesse, & frappé de sa physionomie, le fit Monarque avec réflexion.

Ses vertus relevées par l'éclat de ses malheurs, ses revers mêlés aux intérêts de différens Souverains, attirerent sur lui les regards de l'Europe, & des circonstances, arrangées par la Providence, lui mériterent l'honneur de marier sa fille au plus grand Roi de l'Univers, & valurent à la France l'union de la Lorraine.

C'est dans ce lieu que perpétuant la bienfaisance de l'immor-

tel Léopold, & que tirant des trésors d'une sage économie, il entretint l'abondance & l'amour du travail. Des maisons de plaisance, dont il traçoit lui-même le plan, furent la ressource de l'ouvrier, & sa présence un encouragement général à tout ce qui concerne le bien public; la plume & l'équerre passerent alternativement entre ses mains, & le Monarque ne dédaigna pas le titre d'Auteur.

Si la plupart des Polonois lui reprocherent d'avoir combattu leurs principes dans son ouvrage intitulé : *La voix du Citoyen*, c'est qu'ayant été Roi de bonne heure, & vivant loin de sa patrie, il n'eut ni l'occasion, ni le besoin de parler en Républicain.

Wenceslas, malgré l'orage, qui grondoit en Pologne contre ceux

qui ne ſe rangeoient pas ſous le ſceptre d'Auguſte III, perſiſtoit opiniâtrément à ſe déclarer pour Staniſlas. Comme il avoit été le premier Polonois à ſuivre ſon parti, il voulut être le dernier à s'en détacher, & il ne le fit qu'après les lettres de ce Monarque, qui le prioit lui-même de reconnoître ſon compétiteur, & qui les terminoit par lui dire : *Si la fortune vient jamais à vous abandonner, je partagerai avec vous le morceau de pain, qui me reſtera, me déclarant votre ami juſqu'au tombeau.*

Cet attachement fut ſi ſincere de la part de Staniſlas Leczinski, que ſes larmes coulerent, lorſque par la ſuite il vit à Luneville les deux fils de ſon plus zélé partiſan.

Wenceſlas, dégagé de ſon ferment de fidélité par Staniſlas lui-même, ſe rendit à la cour d'Au-

gufte, qui lui dit : » L'attachement
» que vous avez eu pour mon ri-
» val, m'eft un fûr garant de ce-
» lui que vous aurez pour moi.
» Comptez en tout tems fur mon
» affection.

On s'occupoit alors des moyens de pacifier la République, qui luttoit, felon fa coutume, contre des intérêts particuliers, & contre de fortes paffions. Les uns vouloient maintenir ce que les autres defiroient abroger, & l'on penfoit à choifir un Maréchal de la Diete, qui, par le crédit, comme par la douceur, pût ramener les efprits.

Wenceflas n'avoit fait que fe montrer au Roi, & le Monarque le jugea capable d'un tel honneur. Tous les fuffrages fe réunirent, & par la haute confidération dont il jouiffoit, la diete fut maintenue, la Religion protégée, la li-

berté proclamée dans tous-ses droits, l'évacuation des Ruſſes décidée.

Ces ſervices lui mériterent le Palatinat de Podolie, c'eſt-à-dire, le Gouvernement de la Province, le droit d'y commander les troupes, la juriſdiction la plus abſolue, tant pour le civil que pour le criminel, car tels ſont les privileges d'un Palatin. Il eſt nommé par le Roi, qui ne peut le deſtituer, & ſa place eſt une ſorte de ſouveraineté.

Peu de tems après la nomination de Wenceſlas, les principaux Officiers de la Podolie ſe virent rétablis, l'uſage de lever des troupes fut remis en honneur, & la terre de Chelm, dont le *Dictionnaire Encyclopédique* fait gratuitement un Palatinat, reprit ſes anciens droits. Les autres Palatins

ſe modelerent ſur cet exemple. Il n'y eut plus de place vacante; & la Nobleſſe, preſqu'auſſi nombreuſe en Pologne, que la Bourgeoiſie par-tout ailleurs, fut charmée de ce qu'on lui offroit cette reſſource.

Il rendit à la Podolie un ſervice encore plus ſignalé, en y fixant un Médecin pour le ſoulagement des pauvres, & une poſte réglée pour la commodité des voyageurs. L'amour du bien public doit être la paſſion des Grands : ils ſont au-deſſous du Peuple, quand ils ne s'en occupent pas.

La Pologne le deſiroit Maréchal du Tribunal de Lublin, lorſqu'il s'y vit nommé. Ce Sénat, compoſé de Sénateurs, & de l'Ordre Equeſtre, exige des hommes auſſi fermes qu'éclairés. Wenceſlas, ſelon l'uſage du Pays, s'annonça

nonça par un bal, mais il fit perdre aux Chanoines l'habitude de danſer. Leur état lui parut trop reſpectable, pour leur permettre cette indiſcrétion. Ils ſe contenterent de murmurer, ſans oſer déſobéir.

Jamais la juſtice ne ſe rendit avec plus d'exactitude, & plus de célérité. Le Maréchal alloit au-devant de toutes les affaires, qui devoient occuper le Tribunal, & tant par ſes lumieres que par ſon amour pour la paix, il les arrangeoit lui-même. Le meilleur Juge eſt celui qui n'aime point les procès. Il y a des Nations qu'on croiroit encore barbares, ſi l'on jugeoit de leurs mœurs, & de leurs loix, par la maniere dont la juſtice eſt adminiſtrée. Les procédures y ſont auſſi ruineuſes, que multipliées.

Auguſte III, s'occupant fortement des moyens de rétablir la puiſſance de Pologne, & projettant une armée de quarante mille hommes, il falloit une diete, & ſur-tout une perſonne capable de la faire réuſſir. Ce fut encore Wenceſſas, ſur qui la cour jetta les yeux, & qui pour être Nonce ſe démit de ſon Palatinat. On le lui rendit peu de tems après, mais il n'en fut pas moins vrai qu'il ne tenoit à rien, quand il s'agiſſoit de ſervir ſa République & ſon Roi.

La Pologne commençoit à reſpirer, lorſqu'une confédération formée par un parti puiſſant donna entrée aux Tartares. Auguſte informé de cet orage, qu'il falloit abſolument diſſiper, écrivit au Palatin de Podolie, le conjurant de vouloir bien parer le coup. C'étoit s'adreſſer au Sénateur le plus pa-

triotique, & le plus actif. Aussi fit-il partir sur le champ Lopuski, Gentilhomme d'une ancienne famille, plein de courage & de vertus.

Déja quatre-vingt mille ennemis avoient atteint les frontieres, & se disposoient à toujours avancer, lorsque l'appas du gain arrêta leurs projets. L'or fut dans tous les siecles le plus éloquent négociateur. Quand ils virent une lettre du Comte Wenceslas accompagnée de six cens mille livres, dont il faisoit le généreux sacrifice à sa patrie, ils voulurent bien retrograder. Instruit de cet heureux succès, il se rendit à Chelm, & son adresse à manier les esprits dissipa totalement la confédération. Le Sénat, le Roi, le Pape lui-même le comblerent d'éloges, & il en auroit volontiers demandé la cause, tant il étoit modeste.

Le Bref de Clément XII qui lui fut adreſſé l'an 1739, étoit conçu dans ces termes.

„ Le bruit affreux s'étant ré-
„ pandu que les Barbares attirés
„ dans la Pologne, par la perfidie
„ de pluſieurs traîtres, menaçoient
„ de mettre en combuſtion ce
„ Royaume, que nous avons tou-
„ jours tendrement affectionné,
„ nous nous ſommes rappellé avec
„ la plus profonde douleur, com-
„ bien ces malheurs nuiſoient à
„ la Religion ; & nous avons plus
„ que jamais, renouvellé d'atta-
„ chement envers vous, depuis
„ que nous avons appris quel a
„ été votre zele pour repouſſer les
„ ennemis du Chriſtianiſme & de
„ l'État; car c'eſt par votre con-
„ ſeil, par vos travaux, par votre
„ autorité, que les complots des
„ méchans ſe ſont diſſipés. Les élo-

„ ges que nous vous donnons à ce
„ ſujet, vous ſont d'autant mieux
„ dûs, que vous vous êtes cou-
„ vert de gloire aux yeux de vos
„ concitoyens.

„ Nous ne doutons pas après
„ de tels faits, que vous ne con-
„ tinuiez à donner tous vos ſoins
„ pour empêcher que votre Ré-
„ publique ne ſoit expoſée à un
„ pareil danger, & pour la pré-
„ ſerver des trahiſons qu'on pour-
„ roit tramer à ſon détriment.

„ Vous vous défierez ſur-tout
„ de l'inſidieuſe amitié des Mu-
„ ſulmans; vous ne manquerez
„ pas d'employer le zele, la for-
„ ce, le crédit, la prudence pour
„ arrêter les excurſions des Bar-
„ bares; & tandis que Dieu vous
„ promet la récompenſe de vos
„ peines, que vos compatriotes
„ vous préconiſent, que l'Univers

„ chante vos vertus & vos vic-
„ toires, nous vous donnons une
„ bénédiction, qui n'eſt point or-
„ dinaire, mais qui prend ſa ſource
„ dans notre propre cœur. Donné
„ à Rome à Ste. Marie Majeure,
„ le 17 Septembre 1739.

Le Comte Potocki, qui jouiſſoit de l'eſtime publique & de la place de Grand-Général, ayant terminé ſa vie dans un âge avancé, le Comte Branicki lui ſuccéda. Si celui-ci ne brilloit pas par des talens d'éclat, du moins avoit-il un eſprit juſte, un cœur droit, & beaucoup de dignité.

C'eſt lui, qui voyant brûler ſa ville de Bialeſtock, ordonna qu'on la laiſſât réduire en cendres, prit un crayon pour en tracer une autre, & pourvut au ſort des habitans. Quoique la plupart des villes de Pologne, ne ſoient conſtrui-

tes qu'en bois, il n'y a qu'un Seigneur Polonois capable de cette magnificence.

Le Comte Wenceslas, devenu son collegue par la place de Général de la Couronne, qui lui fut conférée, devint aussi son conseil.

Ce fut de son avis qu'on remit la discipline militaire en vigueur, qu'on supprima la broderie, qu'on réforma les galons, & que le luxe, qui passoit pour un besoin, ne fut plus regardé que comme une dépense autant onéreuse qu'inutile. Les loix qu'il établit furent séveres, sans être tyranniques. Jamais il ne punit personne de mort, & jamais aucun Général n'imprima tant de crainte & de respect. Les vertus d'un Chef sont plus efficaces que toutes les ordonnances pour réprimer les abus. On le vit répandre sur les Régi-

mens, & ſur les Compagnies de Gentilshommes, qui forment le ſervice des Généraux, un eſprit d'ordre & de ſageſſe. Le château de Podhorcé, ſa réſidence ordinaire, ſembloit être le temple des arts & des vertus. C'eſt-là qu'ayant raſſemblé les tableaux les plus rares, les livres les plus précieux, des Muſiciens célebres, qui formoient ſa Chapelle, il occupoit dignement ſes loiſirs; & tandis que ſon ame magnanime s'exhaloit en bienfaits, ſon eſprit s'exerçoit à compoſer des tragédies. Les connoiſſeurs les comparent aux meilleures pieces, qu'on ait écrit en Polonois. Elles ne parurent que ſous le nom de ſes fils. Sa modeſtie, toujours ingénieuſe à voiler ſes talens, ſecondoit parfaitement ſes deſirs.

Sans jamais rien ôter à ſon rang, il

il tempéroit le faſte qui accompagne les Palatins, & ſur-tout les Généraux, en daignant honorer le dernier de ſes vaſſaux du nom de frere & d'ami.

Toute ſa peine étoit de trouver des coupables, & de ſe voir obligé de les faire punir. Il lui arriva plus d'une fois d'ouvrir ſa bourſe en faveur des eſclaves mis à la correction. Il craignoit toujours qu'on ne les eût trop ſévérement châtiés.

Ses ſentimens tenoient à la bonté de ſon caractere, comme à ſa grandeur d'ame. Le Grand-Maréchal de la Couronne (Biclinski) diſoit en parlant de lui : *Il connoît tout, excepté la colere & l'orgueil, & jamais il n'eut le courage de haïr ſes ennemis, ni le talent d'en dire du mal.*

Avant d'inſiſter ſur l'ordre, qui

regnoit à ſa Cour, il faut obſerver que les Seigneurs Polonois ſont d'une magnificence vraiment royale ; outre différentes pieces de canon, qui défendent leurs châteaux, c'eſt un ſpectacle que le nombreux cortege, qui les entoure. Militaires, Pages, Secrétaires, Officiers de bouche, tant étrangers que nationaux, Valets-de-pieds, tout annonce l'opulence & la grandeur. Des maſſes d'argenterie couvrent leurs tables ; des meilleurs vins de Hongrie, de trente & quarante feuilles, meublent leurs celliers ; des chevaux d'un prix énorme rempliſſent leurs écuries.

Tout étoit tranquille au milieu de tant de perſonnes réunies, & malgré les jalouſies, les médiſances, les rapports, ſur-tout dans un Pays, où la bravoure & le vin

n'engendroient alors que trop ſouvent des rixes, rien n'étoit auſſi calme que la Maiſon du Comte Wenceſlas. Réglant tout par lui-même, ſans rien perdre de ſa tranquillité, d'un ſeul mot il intimoit ſes ordres, & perſonne n'oſoit les tranſgreſſer.

Sa croyance fut toujours auſſi pure, que ſes mœurs; il étoit trop éclairé pour être incrédule, trop ſublime pour être ſuperſtitieux. Ses exemples, comme ſes diſcours, ſervoient de barriere aux vices.

Il eut la douleur de perdre en 1754, ſon frere, le Palatin de Wolhinie, qui avoit épouſé la Comteſſe de Schembeck, devenue par la ſuite la Maréchale de Lovendal.

Les obſeques du Palatin de Volhinie, frere de Wenceſlas, ſe firent avec d'autant plus de ſo-

lemnité, qu'elles ſe célebrerent dans le Couvent des Capucins d'Olesko, dont il étoit fondateur. L'Archevêque de Léopold officia pontificalement, & l'oraiſon funebre rendit l'hommage le plus ſincere & le plus flatteur à la Maiſon Rzewuski.

On trouva pour un million & demi de fourrures dans ſa ſucceſſion; & cela prouve juſqu'où le luxe Polonois s'étend ſur cet article.

Le Comte Wenceſlas, ſérieuſement occupé de l'éducation de ſes enfans, fit alors voyager les deux aînés, les Comtes Staniſlas & Joſeph, avec un Officier, qui lui étoit ſincérement attaché; il voulut, avec raiſon, qu'on ouvrît le grand livre de l'Europe à leurs yeux, & que par la diverſité des uſages, des loix, & des mœurs, ils

apprissent à connoître les Nations, & à les respecter. » Tous les hom-
» mes sont freres, leur dit-il au
» moment de leur départ, & c'est
» dans votre famille que je vous
» envoie, en vous procurant les
» moyens de voir la France, la
» Hollande, l'Italie; & si vous
» appercevez, ajouta-t-il, les dif-
» férens Peuples, comme on doit
» les voir, vous les aimerez tous,
» & le titre de Polonois, que vous
» devez chérir plus que tout au-
» tre, ne vous autorisera jamais
» à dédaigner celui qui n'est pas
» Républicain.

Outre ces avis, il leur donna des instructions par écrit, pleines de force & de tendresse, où il leur recommandoit sur-tout l'amour de la Religion, & la nécessité de se garantir des ridicules & des vices, qu'on trouve indubi-

tablement chez tous les Peuples qu'on fréquente.

Leurs heureuſes diſpoſitions répondirent parfaitement à ſes ſoins. Ils s'acquirent une eſtime générale dans les différentes régions, qu'ils parcoururent avec intelligence, & leur retour en Pologne en fut la preuve.

On maria l'aîné avec une Princeſſe Radziwil, fille du Grand-Général de Lithuanie. La magnificence des nôces répondit à la grandeur de cette alliance. On y déploya tout le faſte de la Nation, & il n'y eut perſonne, qui ne revînt comblé de préſens. Ce fut à Niewitz que le mariage fut pompeuſement célébré.

Les nœuds entre les deux Maiſons ſe ſerrerent par la ſuite encore plus étroitement. Le Prince Radziwil lui-même, héritier de plus

de 60 millions de Pologne, épousa la fille aînée du Comte Wenceslas, & dans tout le Royaume, elle ne pouvoit certainement trouver un plus grand nom.

Wenceslas, toujours occupé du bien public, fit plusieurs voyages en Saxe, tant pour l'avantage du Roi, que pour celui de la République. Rien ne coûtoit à sa générosité, quand les dépenses étoient nécessaires, & il n'en fut jamais récompensé ; on lui donnoit de grands titres, mais sans émolumens, au point qu'il acheta les Starosties, dont il fut pourvu.

C'est assez l'usage chez toutes les Nations, de ne donner qu'aux êtres inutiles, qui demandent avec avidité, & de laisser dans l'oubli ceux, qui par leurs lumieres ou par leur zele, rendent des services essentiels.

Je me ſuis amplement payé moi-même, quand j'ai ſervi ma patrie, diſoit Wenceſlas, *& il n'eſt pas juſte qu'on me paie deux fois. Rien n'humilie plus l'homme*, ajoutoit-il, *que de ſe voir confondu par les récompenſes avec les adulateurs & les intriguans.* Lorſqu'on n'accorde en effet des faveurs qu'à la cabale, toute grace qu'on obtient eſt une eſpece de déshonneur.

Cependant ſon mérite triompha du malheur des tems, & lui valut enfin le premier Palatinat du Royaume, celui de Cracovie. S'il n'y fit pas tout le bien qu'il ſouhaitoit, c'eſt qu'on ne peut réformer tous les abus. Mais combien ne deſira-t-il pas réuſſir !

Sa vie privée ſe paſſoit à chercher les moyens d'améliorer ſon Pays. Il interrogeoit à ce ſujet, ſes livres, ſes concitoyens, ſe

faiſant un honneur de puiſer les lumieres, dont il croyoit avoir beſoin. Toute ſa récréation conſiſtoit à jouer de la flûte, & à faire exécuter des concerts.

Souvent il s'enfonçoit dans l'avenir, (c'eſt la méthode de ceux qui ſavent penſer,) &, comme s'il eût lu les événemens, qui devoient arriver, il formoit des conjectures qu'on a vu par la ſuite ſe réaliſer.

Le Comte Severin, ſon troiſieme fils, celui qui devoit un jour l'accompagner dans ſa captivité, partit auſſi pour les Pays étrangers. Il ſortoit du college que les Théatins tiennent à Varſovie, après y avoir paru comme un diſciple, qui deviendroit un excellent maître. Ses voyages ne purent le diſtraire du zele, qu'il montroit dès-lors pour ſa Répu-

blique. Il ne desiroit avancer en âge, que pour la servir aux risques de sa fortune & de sa vie.

Il étonna son oncle, le Prince Lubomirski, actuellement Grand-Maréchal de la Couronne, lorsqu'arrivant des Pays étrangers, il lui parla de la maniere la plus éloquente des maux de la Pologne, & des moyens d'y remédier.

Ce patriotisme attendrissoit le Pere jusqu'aux larmes. Il sentit qu'il trouveroit un autre lui-même, dans un fils si zélé pour le bien public; & sans prendre garde à la différence de l'âge & du rang, ils s'entretenoient chaque jour comme deux amis, sur les malheurs qui menaçoient leur patrie.

La Princesse, épouse du Comte Wenceslas, ne s'occupoit pas moins de ce grand objet. Elle avoit une pénétration, qui lui apprit de bon-

ne heure, que ſon fils Severin feroit du bruit dans la République, & des connoiſſances, qui la mettoient en état de converſer avec les Sénateurs les plus inſtruits.

La Pologne étoit alors abandonnée à de petites factions, que les intrigues de la Cour entretenoient ſourdement. Le Comte de Bruhll, après avoir été Page, & Favori d'Auguſte III, étoit devenu ſon Miniſtre. On lui reprochoit la ſoupleſſe d'un Courtiſan, & la frivolité d'un Petit-Maître; mais on louoit ſon eſprit & ſon affabilité. Les Politiques prétendent qu'il eût empêché bien des malheurs, ſi, au lieu de ſe livrer à des familles trop puiſſantes, il eût affecté l'indifférence. La protection d'un Miniſtre n'enhardit que trop ſouvent des hommes, qui n'oſoient

paroître, & qui deviennent dangereux.

Mais nous touchons au moment où la République va ſe voir ſur le bord du précipice, & n'aura rien de plus conſolant que le zele patriotique de Wenceſlas.

Auguſte III, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, meurt à Dreſde le 9 Octobre 1763, & ſa mort ouvre au milieu des Polonois une ſcene de carnage & d'horreurs. Ce Monarque naturellement pacifique & vertueux, mais ennemi du travail, ſe repoſoit benignement ſur ſon Miniſtre, & l'on négligeoit les choſes eſſentielles, pour incidenter ſur des riens, & l'on ne donnoit des graces qu'à ceux qu'on craignoit, au lieu de récompenſer le mérite.

A peine apprit-on à Varſovie la mort du Roi, que le Primat,

qui dans l'interregne devient le Chef de la Nation, comme devant être par état beaucoup plus désintéressé qu'un pere de famille, écrivit selon l'usage à tous les Souverains. Ils lui répondirent, & surtout l'impératrice de Russie, qu'ils se feroient un devoir de protéger la Pologne, & de maintenir la libre élection des Rois.

Mais les Sénateurs, toujours inquiets de voir que les Russes, qui avoient pénétré dans la Lithuanie, sous prétexte de faire rendre le Duché de Curlande au Prince Jean-Ernest de Biren, ne vouloient point se retirer, ne cessoient de demander leur rappel; il y eut à ce sujet des plaintes, des manifestes; & le Comte Keiserling, Ambassadeur de Russie, se contentoit de donner au Primat des réponses ambiguës, qui ne cal-

moient point les allarmes de la Nation.

Il se tint une assemblée pour régler les diétines d'après la lettre que le Primat écrivit dans tous les Palatinats. Elles furent si tumultueuses, excepté celle de Varsovie, qu'on ne put élire des Nonces qu'au milieu des scissions & des sabres. On vit à la diétine d'Inowroclaw, plusieurs Gentilshommes de différens partis, & plusieurs soldats dangereusement blessés; mais celle de Graudentz parut mettre le comble à ces horribles excès. C'est la plus importante de toutes les diétines, par le droit qu'elle a d'envoyer un nombre illimité de Députés à la diete de convocation. Plusieurs Seigneurs de différens partis s'étant rendus à Graudentz, les troupes Russes, qui étoient sorties de la ville, y

rentrerent inopinément au moment même de l'aſſemblée.

L'allarme devint générale ; il y eut des coups de fuſil tirés entre les Moſcovites & les Polonois. Le Palatin de Culme, Premier-Sénateur de la Province, abandonna la place, après avoir fait un manifeſte, pour juſtifier ſa conduite & ſon élection.

Sur ces entrefaites on vit éclore la confédération du Palatinat de Wilna, capitale de la Lithuanie ; quelques Caſtellans, & treize cens Gentilshommes ſouſcrivirent ſans difficulté.

Le Prince Radziwil, contre lequel elle étoit principalement formée par une Maiſon puiſſante, ne différa point à faire partir pour la Lithuanie des parens, des amis ; & deux jours après ſon mariage avec une fille du Comte Wen-

ceſlas, il ſe mit lui-même en route à deſſein de viſiter une de ſes fortereſſes, avant de ſe rendre au jour fixé pour la diete de convocation.

Les Ruſſes, ſemblables à ces inondations, qui couvrent inſenſiblement tout un Pays, ſe répandoient plus que jamais dans les différentes contrées de la Pologne. Ils y venoient par eſcadrons, traînant à leur ſuite (contre l'intention ſans doute de la Souveraine) les ravages & les calamités. Les Sénateurs s'allarmerent avec raiſon d'un événement ſi funeſte au Royaume, & ils tinrent à ce ſujet une conférence à Varſovie; mais ils ne pouvoient que porter des plaintes, & la réſolution étoit priſe de ne pas les écouter.

Cependant la diete de convocation

cation alloit s'ouvrir, & déja l'on voyoit plus de deux cens uniformes de différens Palatinats, qui sembloient retracer les Croisades, dont les bannieres s'annonçoient sous diverses couleurs. Mais quel fut l'étonnement du Sénat, quand il se vit environné de troupes Russes, qu'il lui étoit impossible de repousser !

Le Comte Branicki, pour lors Grand-Général de la Couronne, & Castellan de Cracovie, crut devoir rassembler quatre mille hommes, & répondre au Primat, qui lui demanda raison de cette demande, qu'il n'étoit comptable qu'à la République, & qu'il avoit ses motifs. Il ajoutoit à cette réponse, que si l'on faisoit la même demande au Comte Keiserling, & au Prince Repnin, Ambassadeurs de Russie, leurs troupes se-

roient peut-être dans le cas de ſe retirer.

Enfin le 7 Mai, les Nonces s'aſſemblerent, ſelon l'uſage, pour procéder à l'ouverture de la diete; & la voilà troublée tout-à-coup par la préſence des gens de guerre, & de pluſieurs Ruſſes, qui oſerent ſe placer juſques dans les tribunes.

Le Comte Malakowski, qu'on venoit de choiſir pour Maréchal, comme l'ayant été de la derniere diete, ſortit à la vue de ce tumulte, & ne voulut plus reparoître; & dans ce moment même on tira des ſabres, & l'on entendit le Comte Mokranovuski, qu'on étoit ſur le point de percer, prononcer ces mots vraiment patriotiques : *S'il vous faut une victime, me voici, mais du moins je mourrai libre, ainſi que j'ai vécu.*

La retraite du Maréchal rompit la diete, avant qu'elle pût avoir ſon activité; mais pluſieurs Nonces, qui reſterent, crurent pouvoir procéder à une nouvelle élection, & le choix tomba ſur le Prince Adam Czartorinski.

C'eſt alors que la Nation ſe voyant diviſée en deux partis, le Comte Branicki, Grand-Général, ſortit de Varſovie, & ſe retira au village de Piacezno, ſuivi d'une partie de l'armée de la Couronne, du Comte Wenceſlas, du Prince Radziwil, Palatin de Wilna, & de pluſieurs autres Seigneurs Polonois.

Il parut quelques jours après un manifeſte, fortement écrit contre la diete de convocation, & dont le Comte Wenceſlas étoit l'auteur. On y diſoit entr'autres choſes, » qu'une diete, ſelon les

„ loix fondamentales du Royau-
„ me, ne pouvant avoir lieu en
„ présence des troupes étrange-
„ res, celle-ci étoit nulle de plein
„ droit; que d'ailleurs les Ruſ-
„ ſes avoient exercé un acte de
„ la plus grande violence en Li-
„ thuanie, en favoriſant une con-
„ fédération pernicieuſe, unique-
„ ment formée pour troubler le
„ repos de la République. « Quarante-cinq Nonces ſortis de la diete adhérerent à ce manifeſte.

Le Primat, livré à la Maiſon Czartorinski, ne manqua pas d'applaudir au choix qu'on avoit fait du Maréchal. Il demanda au Comte Biclinski, Grand-Maréchal de la Couronne, la garde d'honneur qu'on eſt dans l'uſage d'accorder à la diete, & celui-ci la refuſa. Elle continua toujours ſes ſéances, & après avoir fait des réglemens,

elle n'héſita point d'ôter au Comte Branicki, Grand-Général de la Couronne, le commandement de l'armée, & de créer Grand-Régimentaire le Palatin de Ruſſie.

Ce fut un de ces coups d'autorité, qui en impoſent aux hommes puſillanimes, mais qui révoltent ceux qui ont du courage. Le Comte Wenceſlas, Général de la Couronne, non-content d'avoir fait un manifeſte plein de raiſon & d'énergie, contre une diete qui ſe tenoit par la violence, & de l'avoir envoyé par ſept Nonces, précédés du Comte Severin ſon fils, tenta l'impoſſible pendant quelques jours qu'il s'arrêta à Kozienice, pour former une confédération contre le parti Ruſſe; mais l'âge du Grand-Général s'oppoſoit à toute entrepriſe, & d'ailleurs ce reſpectable vieillard fut forcé par

les Moſcovites, qui le pourſuivirent avec chaleur, de ſe retirer dans la Hongrie. Quant à ſon collegue le Comte Wenceſlas Rzewuski, il donna des ordres à l'armée de ſe raſſembler ſous Gliniani, ville fameuſe, où du tems de Louis, Roi de Pologne & de Hongrie, Granovuski, Maréchal, fit couper la tête à douze Sénateurs, qui pour faire leur cour, trahiſſoient les intérêts de la République. Wenceſlas devoit quitter le Palatinat de Cracovie, pour devenir Maréchal de la Confédération, qui ſe ſeroit formée à Gliniani; mais il ſe vit abandonné des Seigneurs, dont il ſembloit être aſſuré. Il eut le chagrin, outre cela, d'apprendre par un courier, que les troupes Polonoiſes, dont il venoit d'ordonner la marche, avoient été coupées par les Ruſſes, & qu'elles

ne pouvoient absolument se rallier.

Cependant cette trop fameuse diete de convocation, soutenue par les Moscovites, trouva le moyen de faire de nouvelles loix, & de diminuer le pouvoir des Généraux. Ce fut alors que le Comte Massalski, Grand-Général de Lithuanie, s'opposa fortement à ce dessein, & que le Stolnick (le Comte Poniatowski) dit pour l'appaiser, que cet arrangement ne regardoit que les Généraux de la Couronne; mais cela n'empêcha pas un Nonce de s'écrier : *Messieurs, vous voulez anéantir la seule puissance, qui se trouve entre le Roi & la Nation, on voit où cela tend.*

Ces dernieres paroles exciterent une si grande rumeur dans l'assemblée, que le Primat rompit la séance. De deux cens quarante Nonces, qui avoient été légitimement

élus, on n'en comptoit dans la diete que quatre-vingt-dix. Plusieurs même de ceux-ci, s'en allerent à petit bruit, pour ne pas signer les délibérations.

On statua que la confédération de Wilna contre le Prince Radziwil, & ses adhérens, seroit pleinement approuvée, & l'acte en fut signé chez le Primat. On en vint même jusqu'a nommer le Sieur Okiensko, Echanson de Lithuanie, pour aller à Pétersbourg implorer de nouveaux secours en faveur de la confédération de Wilna.

Le bruit se répandoit chaque jour que des détachemens Russes débouchoient de toutes parts dans la Pologne ; & ce qu'il y a de constant, c'est que des hordes de différente espece, ne cessoient de ravager le Pays ; on ne voyoit que des chariots de morts ou de blessés,

fés, & les Eglifes même n'étoient point des afyles exempts de carnage & d'horreur.

Le Prince Radziwil fe tenoit à Bialla, où il raffembla fix mille hommes, une quantité de pieces de canon, & où il fit rétablir les fortifications de la place que cette circonftance rend célebre.

Pendant que les efprits étoient dans la plus grande agitation, le Marquis de Paulmy, Ambaffadeur de France, dont l'Europe connoît le favoir & les talens, fe rendit chez le Primat, & lui dit, » que » le Roi fon maître, informé des » troubles de la Pologne & de la » Lithuanie, que le féjour des » troupes étrangeres caufoit à la » ville de Varfovie, jugeoit que » fon Ambaffadeur ne pouvoit plus » y refter décemment, & qu'elle » lui avoit ordonné de fe retirer,

» jusqu'à ce que le calme & le
» bon ordre fussent rétablis dans
» le Royaume. «

On reconnut à ces traits l'influence du Roi Stanislas, qui avoit dit plusieurs fois à Louis XV son gendre, que la France, pour ne pas répandre de l'argent à pure perte, ne devoit point se mêler de l'élection d'un Roi de Pologne.

Le Primat, nommé Lubeinski, aussi mauvais Politique que bon Prêtre, & qui ne s'étoit fait connoître que par une volumineuse Géographie, que personne ne lit, ne sentit pas combien cette démarche étoit funeste à la Pologne, & le Marquis de Paulmy prit la route de France.

L'assemblée des Nonces, qui continuoit ses séances à Varsovie, décida que le futur Roi & la République donneroient dorénavant

le titre impérial à l'Impératrice de Ruſſie, & celui de Roi à Sa Majeſté Pruſſienne. Il eſt ſans doute bien extraordinaire de voir la Pologne au moment d'être humiliée, de la maniere la plus cruelle, par des Puiſſances qu'elle traitoit avec une eſpece de fierté, en leur refuſant des titres que tout le monde leur accordoit depuis ſi long-tems.

La confédération, formée par le parti Ruſſe, exigeoit un homme armé, & un florin pour trois feux ſur les Terres de tous les amis de leur parti, & deux florins par feu ſur les terres du Prince Radziwill, de ſorte qu'on diſoit alors qu'elle ruinoit également ſes amis & ſes ennemis.

Le Grand-Maréchal de Lithuanie ayant été chargé de ſe ſaiſir des troupes de ce Prince par-tout où il les trouveroit, comme des

gens ſans aveu, & de ſe rendre maître de ſes places fortes, on vit paroître un manifeſte où ce Seigneur, ſi griévement léſé dans ſa perſonne, & dans ſes biens, prenoit la République, l'Europe, le Ciel à témoin de la pureté de ſes intentions, ſe plaignoit d'une Famille puiſſante, qui s'appliquoit à l'écraſer, & mettoit au jour toute ſa conduite. Il ſe rendit avec ſes troupes ſur les frontieres de Turquie du côté de Choczin.

La diete de convocation finit par indiquer les diétines de relation, qui doivent précéder l'élection, & le Primat, ſelon l'uſage, fit publier les Univerſaux.

Le Comte Wenceſlas, qu'on peut regarder comme ayant toujours été à la tête de la République, tant par ſes écrits, que par ſes conſeils, malgré ſa modération &

ſa modeſtie, qui l'empêcherent ſouvent de paroître, fit adreſſer une lettre aux diétines qui précéderent l'élection. Il y dit » qu'on eſt » au moment de perdre la liberté, que la Religion en ſouffrira, qu'enfin la Pologne finira » par être une Province de la » Ruſſie, ſi la Nation ne s'arme » de zele & de courage. «

Il ſe tint alors au Palais du Primat une conférence entre ce Prince, pluſieurs Sénateurs, Grands-Officiers, Miniſtres, & les Nonces déſignés pour la diete d'élection. Le Comte de Keiſerling, & le Prince de Schonaich, l'un Ambaſſadeur de Ruſſie, l'autre de Pruſſe, déclarerent formellement que leurs Souverains reſpectifs recommandoient, pour Candidat à la Couronne, le Comte Staniſlas Poniatowski, Grand-Pannetier de

Lithuanie. Comme il entra quelques minutes après dans la ſalle de la conférence, le Primat l'informa ſecrétement de cette grande nouvelle, que ſans doute il n'ignoroit pas.

Les Heydamaques, brigands, venus de la Tartarie, ſe répandirent tout-à-coup dans la Pologne, & commirent les plus horribles excès, comme ſi cet infortuné Royaume n'étoit pas aſſez opprimé par les Ruſſes, qui, malgré les ordres qu'ils recevoient de ſe comporter avec diſcrétion & ſageſſe, ravageoient impitoyablement tout ce qui tomboit ſous leurs mains.

La confédération de Lithuanie, pouſſée par des ennemis puiſſans & cachés, rendit contre le Prince Radziwil, Palatin de Wilna, un décret fulminant, par lequel ce Prince eſt pour toujours déchu de

ſa dignité, déclaré incapable d'exercer aucun emploi, & dépouillé de ſes biens. Le même décret excluoit de toutes fonctions, pendant ſix années, les deux Comtes Rzewuski, ſes beaux-freres, & les autres adhérens de ce Prince, dont la tête étoit miſe à prix.

On peut dire qu'il montra toujours une ame forte au ſein des plus grands revers, qu'il ſe défendit en héros toutes les fois qu'il fut attaqué, ſur-tout à Leveſpol, où l'on vit ſa ſœur la Comteſſe Rzewuska, & ſon épouſe, fille du Comte Wenceſlas, toutes deux jeunes, toutes deux charmantes, monter à cheval le ſabre en main, pour encourager les ſoldats par leurs exemples, & par leurs diſcours; (la *Gazette de France* en fit mention.) Ce n'eſt pas la premiere fois que le ſexe, & ſur-

tout en Pologne, donna des preuves éclatantes de valeur. Il eſt capable des plus grandes choſes, quand il s'agit de l'amour de la patrie, témoins ces illuſtres Romaines, dont les Hiſtoires nous ont conſervé les précieux noms.

Cependant le tems de l'élection approchoit, & les eſprits n'en étoient que plus diviſés. Si la Pologne proclamoit Roi le Comte Poniatowski, elle n'avoit plus pour ſoutien la Maiſon de Saxe, qu'elle affectionnoit tendrement, & qui la gouvernoit depuis plus d'un demi-ſiecle avec beaucoup de ſageſſe; ſi au contraire, elle s'obſtinoit à le refuſer, elle réſiſtoit à la Czarine, Souveraine puiſſante, dont l'Europe connoît la force, révere les talens, & qui s'annonçoit pour être la reſſource des Polonois, & leur bouclier.

Les uns inviolablement attachés aux conſtitutions du Royaume, ainſi qu'à leur devoir, n'écoutoient que la voix de leur conſcience, & le cri de la liberté; les autres, entraînés par les circonſtances, cédoient à la force, & du choc des opinions, & des intérêts, il en réſultoit une eſpece d'anarchie qui préludoit les plus grands malheurs.

On ſe rendit néanmoins à la diete d'élection, & ce ne fut qu'à travers les Ruſſes, qui bordoient les chemins & les places publiques, qu'on put ſe frayer un paſſage. A la tête du parti Moſcovite on voyoit ſur-tout le Comte Poninski, & celui de la République oppoſoit principalement le Comte Wenceſlas Rzewuski.

Perſonne n'ignore que la diete générale d'élection eſt vraiment

un ſpectacle intéreſſant, comme étant l'aſſemblée de tous les Sénateurs & de tous les Nonces, qui après avoir entendu la Meſſe du St. Eſprit dans l'Egliſe de St. Jean de Varſovie, ſe réuniſſent en pleine compagne. Les Polonois prétendent que cela marque davantage la liberté.

Chacun jure alors de ne point ſe ſéparer juſqu'à l'élection du Monarque, de ne reconnoître que celui qui ſera choiſi d'un conſentement unanime, & de ne lui obéir qu'autant qu'il obſervera les loix du Royaume, qu'on appelle *Pacta conventa.*

Ces loix ſont le triomphe & la force de la République, en ce qu'elles aſſujettiſſent la Royauté même à des conditions onéreuſes; mais comme une Couronne eſt toujours précieuſe à quelque prix

qu'on la porte, on ne craint pas de s'y ſoumettre.

Malgré ces entraves que les Polonois donnent à la Souveraineté, ils ne manquent jamais de profiter des interregnes pour ſe rendre encore plus indépendans. Alors ils abrogent les uſages contraires aux immunités de la Nobleſſe, ils reglent l'adminiſtration de l'Etat, & l'on poſe de nouvelles bornes, dans l'eſpoir de contenir l'autorité du Monarque futur.

Ce ſont les Sénateurs eux-mêmes qui introduiſent à la diete les Ambaſſadeurs, & ceux-ci n'y parlent ordinairement qu'en latin. Il leur eſt enjoint, de la part du Sénat, de ne point cabaler, & cela n'eſt pas mieux obſervé que les réglemens d'un Conclave. Plus d'une fois on reçut des préſens, on vendit les ſuffrages, & l'on

mit en quelque ſorte le Trône même à l'enchere. Tel eſt l'effet des paſſions & le ſort de l'humanité.

La Pologne s'exhaloit en murmures à l'aſpect des Ruſſes qui rempliſſoient Varſovie, & qui inveſtiſſoient le lieu même de l'élection; mais on eſt toujours ſubjugué, lorſque ſans armes, ſans artillerie, ſans forterеſſes, on n'oppoſe à des ennemis puiſſans que du courage & des loix.

Enfin, après bien des conférences & des débats, où l'on vit éclore toutes les cabales & toutes les paſſions, les Etats de la République, aſſemblés pour la diete d'élection, nommerent Maréchal le Comte Sasnowski, Grand-Ecrivain de Lithuanie. Ce fut le 27 Août, jour qu'on appella *Dies magna*, que le Primat, eſcorté des Sénateurs, des Nonces, des

Miniſtres, ſe rendit, ſelon l'uſage, à l'Egliſe Collégiale de Varſovie, où l'Archevêque de Léopold célébra pontificalement la Meſſe du St. Eſprit, après laquelle l'Evêque de Smolensko prononça un diſcours qui avoit pour texte : *Eligite ex vobis meliorem, qui placuerit, & ponite eum ſuper folium.*

Le terrible décret contre le Prince Radziwil fut confirmé, & la diete continua réguliérement ſes aſſemblées juſqu'au 6 Septembre, que le Primat, porté dans un palanquin au milieu des Députés, adreſſa la parole aux Nonces. Ils étoient à un bout du champ de l'élection (car, ainſi que nous l'avons fait obſerver, c'eſt en pleine campagne qu'on élit le Roi) & l'on entendit crier : *Nous voulons le Comte Staniſlas Poniatowski, Grand-Pannetier de Li-*

thuanie. Quatre Palatinats, ſurtout ceux de Podolie & de Kiovie, furent lents à répondre, & le Palatin de Kiovie, interrogé ſur celui qu'il deſiroit, dit ſans apprêt: *Celui que les autres veulent.*

Enſuite on quitta le Szoppa, lieu où ſe tient la diette d'élection, & qui conſiſte dans un bâtiment de vingt toiſes de longueur ſur huit de largeur.

Les Sénateurs & les Nonces rentrerent dans la ville, que les Ruſſes rempliſſoient de toutes parts, & ſe réunirent le lendemain. On tira le canon, le Roi fut proclamé, le *Te Deum* chanté, & le nouveau Monarque ne jura que deux jours après qu'il obſerveroit fidélement les *Pacta conventa*. On lui remit le diplôme de ſon élection. Pluſieurs Magnats refuſerent de le reconnoître, ſous

prétexte que la diete n'avoit pas été libre, & que les Ambassadeurs, ainsi que les Russes, avoient tenu les Sénateurs en captivité. Ils étoient d'ailleurs fâchés d'avoir un Roi, qui, ne tenant qu'à lui-même, ne pourroit les défendre en cas d'oppression.

Fils du célebre Poniatowski, Castellan de Cracovie, si connu dans l'Histoire de Charles XII, il se distingua dès sa jeunesse par beaucoup d'esprit. La Princesse Czartorinska, son illustre Mere, plus capable que personne de lui inspirer des sentimens magnanimes, fut en quelque sorte son premier précepteur. Il se nourrit de ses leçons, & lorsqu'il eut parcouru les Pays étrangers, où il prit des connoissances philosophiques & littéraires, il revint dans sa patrie pour y suivre la carriere,

que lui ouvroit une juſte émulation.

Le Comte de Bruhll ſeconda parfaitement ſes vues, en lui faiſant donner par Auguſte III une commiſſion pour Pétersbourg. Ses talens lui valurent la bienveillance de l'Impératrice, alors Grande-Ducheſſe de Ruſſie, & ce fut ſon acheminement au Trône de Pologne.

Perſonne ne pouvoit mieux que cette Souveraine lui procurer la Couronne. Née Princeſſe d'Anhalt, veuve du Duc d'Holſtein, mort Empereur en 1763, elle ſe fait d'autant mieux obéir, qu'avec un goût décidé pour les arts, un courage héroïque, des troupes auſſi nombreuſes que redoutables, elle ſubjugue les eſprits, comme les Royaumes. Après avoir porté ſes armes juſques dans Conſtantinople

nople, dont elle eût pu se rendre maîtresse, si elle eût continué d'employer ses forces, elle envisagea la Pologne comme un Pays qu'il falloit refondre ; elle y fit défiler des troupes, qui investirent différens Palatinats, & qui lui assurerent insensiblement une portion de la Lithuanie.

Le Comte Wenceslas, par sa qualité de Général, qui l'attachoit à l'armée de la Couronne, ne pouvoit se trouver à la diete d'élection ; mais son ame & son esprit étoient à Varsovie : le vif intérêt, qu'il prenoit à la conservation des privileges de la République, les correspondances, qu'il entretenoit avec les vrais patriotes, le soin qu'il eut d'envoyer son fils Séverin, Staroste d'Olinski, pour grossir le nombre des Républicains, le rendoient toujours présent.

On comptoit ſur-tout parmi eux les Evêques de Cracovie & de Kiovie, l'Archevêque de Léopold, le Palatin de Beltz Potocki, le Grand-Echanſon Czapski, & le Comte Pae, qui ſe diſtingua de la maniere la plus éclatante en qualité de Maréchal de Lithuanie dans la Confédération de Bar.

Si on les eût écoutés, l'on eût ſuſpendu l'élection du Roi juſqu'à ce qu'on eût conſenti, premiérement que l'exécution de la diete de convocation ſeroit remiſe à la déciſion d'une autre diete; ſecondement, qu'on rétabliroit le Prince Radziwil dans ſa charge & dans ſes droits; troiſiémement, que les *Pacta conventa* ſeroient dreſſés d'après le conſentement unanime des deux partis; quatriémement, que la confédération Czatorinski ſeroit diſſoute, comme étant con-

traire à la libre élection ; qu'enfin les troupes Ruſſes abandonneroient le camp électoral pour ne pas gêner les ſuffrages. Ces propoſitions furent préſentées au parti du Comte Poniatowski, par l'Archevêque de Léopold ; mais elles furent rejettées comme incompatibles avec le ſyſtême qu'on vouloit établir.

Les diétines, qui précéderent la diete du Couronnement, ſe reſſentirent vivement de la préſence des Ruſſes, ainſi que de la fermentation des eſprits, & la diete elle-même fut très-agitée. L'Evêque & Prince de Wilna parla avec la plus grande force, pour défendre les droits de ſon pere, Grand-Général de Lithuanie, & pour convaincre la République qu'elle auroit quelque jour beaucoup à ſouffrir, ſi l'on diminuoit l'autorité des Généraux. Ces dé-

bats finirent par l'établiſſement d'une commiſſion, chargée d'examiner cette importante affaire, & par des manifeſtes.

Le Roi fut couronné par le Primat, & la France, qui ne s'étoit point jointe aux différentes Puiſſances de l'Europe pour le reconnoître, le fit enfin complimenter ſur ſon élection le 23 Juin 1766, par le Marquis de Conflans, c'eſt-à-dire, 9 mois après.

On étoit toujours effrayé du ſéjour des Ruſſes, qui s'acharnoient à reſter en Pologne; on craignoit que le Roi, dont on louoit d'ailleurs les bonnes qualités, n'eût pris quelqu'engagement ſecret avec la Moſcovie, & que la République ne changeât inſenſiblement de conſtitutions & de forme.

Le Comte Wenceſlas en étoit cruellement affligé. Plus d'une fois,

ſes larmes coulerent ſur les malheurs de ſa Patrie, & tandis qu'il parloit du Comte Poniatowski avec tout le reſpect, qu'on doit aux Têtes couronnées, il défendoit contre le Roi même l'honneur de la République & du Trône.

Si la Pologne, après tant d'agitations, parut ſe calmer, ce ne fut que pour eſſuyer de nouvelles tempêtes, & de plus grands malheurs. Le Comte Keiſerling, & le Prince Repnin, Ambaſſadeurs de Ruſſie, préſenterent un Mémoire de la part de leur Souveraine, pour les Luthériens, nommés *Diſſidens*. Bientôt il fut appuyé des Cours de Pruſſe, d'Angleterre, de Suede, de Danemarck, &c, ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que des privileges qu'elles refuſent aux Catholiques, elles les demandoient à

la Pologne en faveur des Proteſtans.

Les Polonois, tolérans par caractere, donnoient aſyle aux Juifs, aux Sociniens, aux Diſſidens, ſans leur faire éprouver le joug d'une impérieuſe domination; mais ils ne croyoient pas qu'on dût les forcer à ne mettre aucune différence entre la Religion qu'on profeſſe, & celle qu'on tolere : les eſprits s'échaufferent vivement à cette occaſion, & les uns crurent que le Roi étoit d'intelligence avec les Puiſſances étrangeres pour favoriſer les Diſſidens, & les autres ſoupçonnerent ſeulement qu'il n'avoit pas la force de leur réſiſter.

Il y eut une diete, qui s'ouvrit le 8 Octobre 1766, où le Comte Czapski fut élu Maréchal. On ſe plaignit, à la ſixieme ſeſſion, qu'on avoit tenu la veille les portes fer-

mées, & l'on dit avec force qu'il étoit d'usage que tout le monde entrât. Le Prince Repnin, Ambassadeur de Russie, prononça un discours dans lequel il demandoit, au nom de sa Souveraine, que les Dissidens eussent sans nulle différence les mêmes privileges que les Catholiques. Le Prince-Evêque de Cracovie soutint avec chaleur qu'on ne pouvoit accorder la tolérance d'un culte public aux Protestans, & d'autant plus qu'ils violoient les loix de la République en s'adressant à des Puissances étrangeres. Le Nonce du Pape, Mgr. Durini, demanda en pleine audience, que les Dissidens n'eussent rien de plus que ce qu'on leur avoit accordé.

Ce n'étoit sûrement pas les maltraiter, d'autant mieux qu'ils avoient eux-mêmes été très-contens des prérogatives, dont on leur

avoit assuré la jouissance en 1717, & qu'on les traitoit plutôt en freres, qu'en étrangers. Mais il falloit les égaler aux Catholiques, pour ne pas déplaire aux Cours de Pétersbourg, & de Berlin.

Celà mit la Pologne en combustion, sur-tout lorsqu'on vit arriver de nouveaux escadrons Russes, qui venoient renforcer les anciens, & qui prouvoient, de maniere à n'en pouvoir douter, qu'on vouloit emporter d'assaut une délibération en faveur des Dissidens. Il arrivoit des couriers d'un jour à l'autre, qui annonçoient des confédérations, les unes pour le parti de la Russie, les autres, pour celui de la République, & le Primat croyoit appaiser la tempête, en donnant des lettres pastorales.

Il y eut une confédération formée par la Russie, qui sous prétexte

de

de rétablir les conſtitutions nationales, tendoit à mettre au niveau des Catholiques les Diſſidens, & cette confédération ſe fit à Radum. Le Prince Radziwil, que la fortune ſembloit jouer depuis du tems, en devint Maréchal par ſurpriſe, & l'on fut tout étonné de voir cet illuſtre Sénateur, qui venoit d'être dépouillé, proſcrit, ſe montrer avec le plus grand éclat.

Il parut à Wilna eſcorté des Coſaques, des Ruſſes, des Houſſards, accompagné de deux mille Gentilshommes à cheval, ſalué par cent pieces de canons. La ſentence portée contre lui fut caſſée ſans aucune réclamation. Le Comte Wenceſlas Rzewuski, pour avoir droit d'aſſiſter à la diete future, crut devoir, ainſi que ſes fils, accéder à la confédération.

Ils ne pouvoient être Nonces ſans cet acquieſcement, & il importoit pour le bien de la République, qu'une aſſemblée nationale fût composée de généreux Républicains. L'adhéſion du Comte Wenceſlas arracha des larmes à Clément XIII (Rezzonico) quand il la lut telle que la voici:

Libertatem vitæ, Religionem libertati anteponens, utrumque ut tuear, nec ſui ordinum Radomiæ inito, me adſcribo, non ego pro Religione, aut patria timidus perire.

„ Préférant la liberté à la vie, „ la Religion à la liberté, je me „ joins, pour la conſervation de „ l'une & de l'autre, à la confé- „ dération de Radum, prêt à pé- „ rir pour ma Religion, & pour „ ma Patrie. "

Il parut que le Roi n'étoit pas tranquille, & qu'il ne convoquoit

qu'avec beaucoup d'anxiété la diete extraordinaire, qui devoit enfin prononcer ſur l'affaire des Diſſidens, & ſur des conſtitutions qu'on vouloit abolir, ou modifier.

Les diétines, qui précéderent cette auguſte aſſemblée, furent des ſcenes de carnage & d'horreur; celle de Kaminieck ſur-tout, où l'on vit ruiſſeler le ſang de toutes parts. Les amis ſe défioient les uns des autres, les parens ne ſembloient plus être alliés, & l'on eût dit que la Pologne s'oppoſoit à la Pologne même, tant il y avoit de diviſion dans les eſprits, & de contrariétés.

La diete devoit s'ouvrir le 5 Octobre 1767, & le Comte Wenceſlas, qui devoit y paroître, reçut en route un exprès de la part de la Cour, qui auroit déterminé tout autre que lui, à rétrograder.

On lui disoit qu'il seroit arrêté s'il se montroit à Varsovie ; & il n'en fut que plus ardent à s'y rendre. Il se contenta de répondre, „ qu'il avoit mûrement ré-„ fléchi, que rien ne pouvoit le „ détourner de son devoir ; qu'il „ envisageoit le malheur de sang-„ froid. "

Il venoit à peine d'arriver, que l'Evêque de Cracovie courut chez lui, précédé de plusieurs Nonces, plusieurs bons Patriotes, & qu'il s'écria : „ Nous attendons de vous „ le salut de la Patrie : *A te sa-„ lutem Patriæ poscimus.* Vous „ l'avez en main, repliqua le gé-„ néreux Wenceslas, nous l'avons „ tous, mais il faut vouloir. " Il y eut plusieurs conférences, & la diete venant à s'ouvrir, il prononça lui-même un discours qui fit verser des larmes à tous les

ſpectateurs. Rien de plus capable d'émouvoir un Sénat, qu'une intrépide vertu généralement révérée, & qui ſans crainte, comme ſans reſpect humain, parle le langage de la vérité. La diete fut ſuſpendue, l'on remit la ſéance à pluſieurs jours, & le Général de la Couronne reparut avec un nouveau courage.

On lut un projet de Loi par lequel la diete députoit des Commiſſaires, pour décider du ſort de la Religion & de la liberté, de concert avec le Prince Repnin, ſans ſe réſerver le droit de rien changer à ce qu'ils auroient ſtatué.

Tout le monde ſe tut, & chacun avoit les yeux ſur notre illuſtre Patriote, pour tâcher de lire ſa penſée. (C'étoit-là qu'étoit la République.) On n'avoit pas encore achevé de parcourir ce fa-

meux projet, que Wenceslas, indigné de voir sa patrie déchue de ses droits, & sacrifiée à l'ambition de quelques particuliers, se leva tout-à-coup avec cette fierté digne des Romains, & dit d'un ton imposant, en présence du Monarque & du Sénat : » S'il étoit » possible que nos peres vinssent » à sortir de leurs tombeaux, » combien ne nous reproche- » roient-ils pas notre tiédeur ? » Le peuple le plus libre de l'U- » nivers souffrir qu'on lui donne » des fers ! Polonois, avez-vous » du sang à offrir à la Religion, » à la liberté, voici le moment » de le répandre ? « A ces mots, le projet de Loi tombe des mains de celui qui le lit, & il n'y a qu'un cri général, qu'il faut plutôt périr, que d'acquiescer à un pareil avilissement.

L'Evêque de Kiovie (Zaluski) avoit demandé qu'on lût deux Brefs du Pape, relatifs à l'affaire des Diſſidens, ce qui fut accordé, & n'avoit pas parlé avec moins de véhemence que le Prince-Evêque de Cracovie (Soltzk) en faveur de la Religion, & de la liberté. Le Comte Séverin Rzewuski, Staroſte de Dolina, ne pouvoit manquer d'élever la voix, d'après l'exemple de ſon illuſtre pere. Sa jeuneſſe ne fit qu'ajouter à ſa gloire, quand on l'entendit plaider la cauſe de la Religion & de la République, avec le plus grand zele.

La ſéance finit auſſi triſtement qu'elle avoit commencé, & les éloges, que prodiguerent au Général de la Couronne ceux-mêmes qui n'avoient pas la force de l'imiter, le ſuivirent juſqu'à ſon palais. S'il eût été moins modeſte, c'étoit

le moment de se livrer à la vanité; mais comme il ne voyoit en lui-même que la patrie, son ame ne s'attribuoit rien des louanges qu'on lui donnoit.

Le lendemain du jour mémorable où ce digne Sénateur se signala d'une maniere si courageuse, il se vit investi au milieu même de la nuit, par les Russes, qui s'étoient rendus maîtres de Varsovie. On lui annonça qu'il falloit partir sur le champ pour une terre étrangere, sans lui donner ni le tems de prendre aucun effet, ni celui de se reconnoître. Il passa d'un sommeil tranquille dans une voiture escortée de mille quatre cens hommes de guerre, dont plusieurs avoient la bayonnette au bout du fusil; & c'est alors que le Comte Séverin s'immortalisa par son amour filial, voulant partager les

liens de celui dont il tenoit la vie. Sa mere en eût ressenti la plus grande joie & la plus vive douleur : mais elle n'étoit plus.

Quatorze jours se passerent dans l'incertitude de leur sort, & dans la crainte d'être égorgés ; & pour comble de maux, on leur répétoit à chaque instant, qu'il y avoit des ordres pour les faire périr, au cas que les Polonois vinssent à leur secours. Il n'y a pas de doute qu'on abusoit du nom de l'Impératrice de Russie, & qu'on avoit surpris sa religion. Ils arriverent enfin à Smolensko, petite ville autrefois démembrée de la Pologne, maintenant appartenante à la Russie ; & ce fut pour habiter la prison la plus mal-saine, & la plus incommode. Des insectes engendrés par l'humidité du lieu, couvroient leurs lits tous les soirs,

ſans quil fût poſſible de s'en garantir ; &ces deux Seigneurs accoutumés au genre de vie que procurent l'opulence, la grandeur, la liberté, ſe voyoient captifs au ſein de la plus affreuſe miſere.

Compatriotes, amis, parens, tous ignoroient quel étoit leur ſort. Les uns les croyoient au fond de la Sibérie, les autres oſoient ſoupçonner qu'on leur avoit ôté la vie, tandis que la Pologne, & l'Europe entiere, les réclamoient comme des citoyens libres, comme des perſonnages illuſtres, dont l'enlevement n'avoit pu ſe faire, ſans outrager toutes les loix.

Les Evêques de Cracovie, de Kiovie, l'un connu par ſa politique, l'autre par ſon érudition immenſe, ſubirent en même-tems le même ſort, & le Sieur Czaski, re-

nommé pour ſes connoiſſances, pour ſon zele patriotique, fut preſqu'auſſi maltraité.

On peut s'imaginer combien cet étrange événement aliéna les eſprits & les étonna. Les Nonces, qui compoſoient la diete, ſe rendirent en foule chez le Roi, chez le Nonce du Pape, chez l'Ambaſſadeur de Ruſſie, déclarant avec force qu'ils alloient ſe retirer, & qu'ils ſacrifieroient juſqu'à leur vie, pour obtenir le retour des illuſtres Captifs. Les Comtes Staniſlas & Joſeph, tous deux fils de Wenceſlas, inondoient leurs yeux d'un torrent de pleurs, faiſoient retentir toute la Pologne de leurs cris, & les Papiers publics parloient de ces faits comme d'une choſe inouïe.

L'on écrivit alors une lettre de Dantzig, qui paſſa dans les mains des grands & des petits, & qui ſe

trouve dans la *Gazette de France*: la voici mot pour mot. » Les trou-
» pes Ruſſes entourent Varſovie,
» & n'en laiſſent ſortir que ceux
» à qui le Prince Repnin veut le
» permettre; la Nation Polonoiſe
» eſt en priſon dans ſa propre
» Capitale. Les affaires de ce
» Royaume préſentent le ſpec-
» tacle le plus intéreſſant, & le
» plus étrange; une grande Na-
» tion enfermée dans ſes foyers,
» l'aſſemblée d'un peuple libre,
» gênée dans l'exercice même de
» ſa ſouveraineté; ſes membres les
» plus reſpectables arrêtés, & pu-
» nis par le ſimple Miniſtre d'une
» Puiſſance étrangere, pour avoir
» opiné librement ſur les affaires
» de leur patrie, ſont ſans doute
» une choſe inouie, dont l'Hiſ-
» toire ancienne & moderne ne
» fournit pas d'exemple.

Le Nonce du Pays, depuis l'enlevement des Sénateurs, ne voulut pas avoir d'audience publique, craignant d'expoſer à quelqu'inſulte ſa perſonne, & ſon caractere. Le Prince Repnin déclara que les Sénateurs avoient été enlevés pour avoir parlé contre les intentions de ſa Souveraine, qui ne ſavoit ſûrement pas la maniere odieuſe avec laquelle on les traitoit.

La diete finit, & les ſéances ſe continuerent chez le Prince Repnin, où il fut décidé que le Clergé Proteſtant ſeroit ſur le même pied que le Clergé Catholique, & qu'il n'y auroit par conſéquent nul privilege, nulle diſtinction pour la Religion dominante; que les Grecs Schiſmatiques & les Diſſidens auroient des temples, l'uſage des cloches; qu'ils ſeroient admis au Sénat, à l'adminiſtration, à la légiſlation,

à toutes les charges & dignités de la République, dans la même égalité que les Catholiques ; qu'ils pourroient enfin convoquer des Synodes ſans permiſſion des Prélats.

Je reviens à nos illuſtres captifs, qui, pour ainſi dire, exilés de l'Univers, ne voyoient qu'un avenir affreux. Toujours gardés à vue, toujours forcés de renoncer aux correſpondances même les plus légitimes, & les moins ſuſpectes, ils n'avoient de conſolation qu'en s'entretenant mutuellement du plaiſir qu'on trouve à remplir ſes devoirs. Souvent il arrivoit au pere de dire à ſon fils, qu'il n'éprouvoit d'autre peine que celle de le voir, à la fleur de ſa jeuneſſe, victime de l'amour filial; & c'étoit un redoublement de tendreſſe de la part d'un fils juſtement chéri, dont la poſtérité bénira ſûrement la mémoire.

Comme dans la retraite, il n'y a pas de meilleurs consolateurs que la Religion & les Lettres, le Comte Wenceslas s'en faisoit un rempart contre l'ennui, & contre les revers. Appellant à lui toute son ame, & toutes les connoissances, dont elle étoit ornée, il mit en vers Polonois les Pseaumes, qui avoient rapport à sa situation.

La Pologne ne fut pas longtems à s'appercevoir que les malheurs, qu'il avoit prévus, n'étoient pas imaginaires. Ce vaste Pays, où il y avoit sans doute des abus, mais où l'on trouvoit de grands Seigneurs, & de grandes vertus, se vit insensiblement la proie des plus horribles factions. Regnicoles, Etrangers, Prêtres, Militaires, Ministres, Sénateurs, tout concourut à le rendre un squelette sans ame & sans vie. Les passions s'ap-

pellerent d'un bout du Royaume à l'autre, & se réunirent pour soulever le fils contre le pere, le frere contre la sœur, & pour dénaturer les constitutions & corrompre les mœurs. On employa l'espionage, la trahison, les meurtres, les incendies, & l'on n'entendit de toutes parts que des murmures & des gémissemens. Chaque Palatinat formoit une ligue, & chacun étoit emporté par la conscience ou par l'intérêt, par l'amour de la patrie ou par l'opinion. L'Europe sembloit être convoquée pour voir un spectacle tragique, dont les Polonois faisoient tous les frais.

Les Evêques de Cracovie & de Kiovie, enlevés comme le Général de la Couronne & son fils, pour avoir montré le même courage & le même zele, leur furent enfin

réunis. C'eût été ſans doute un adouciſſement, ſi la rigueur intraitable des ſoldats & des géoliers ne les eût pas continuellement vexés.

L'enlevement de ces illuſtres Sénateurs devint l'époque des plus grandes calamités. On ne trouvoit plus la Pologne au milieu même des Polonois, & cette fameuſe République, le point central des cœurs & des eſprits, ſe diviſa de maniere à devenir le jouet des cabales & des paſſions. Ceux qui s'intéreſſoient toujours au ſort de la République, n'avoient pour conſolation que des eſpérances. On s'aſſembloit chez les Ambaſſadeurs, chez le Grand-Chancelier, chez le Primat, chez le Roi lui-même; on dépêchoit continuellement des couriers à Pétersbourg; on imploroit le ſecours des Puiſſances alliées, on travailloit à flé-

chir celles qui étoient ennemies; on convoquoit des dietines, on ouvroit des dietes, on réclamoit les Loix, on évoquoit la liberté, on ſemoit des écrits, on faiſoit des ſermens au nom de tous les Saints, & tous ces efforts ne ſervoient qu'à multiplier les maux, & qu'à les prolonger.

Le découragement s'étoit emparé des payſans mêmes. Ils n'oſoient plus cultiver les terres, & on les voyoit ſe courber ſur leurs bêches, n'ayant ni le courage de ſe plaindre, ni celui de travailler. La campagne n'offroit de toutes parts que des ſujets de gémir. Le voyageur n'y trouvoit pas de quoi pourvoir à ſa ſubſiſtance, ni la ſûreté capable de le tranquilliſer. Auſſi doit-on doublement admirer le Comte Oginski, Grand-Général de Lithuanie, qui, au mi-

lieu de ces malheurs, eut le courage de faire creuſer à ſes propres frais un canal de la longueur de neuf milles d'Allemagne, pour ouvrir des communications, dont on reſſent tous les jours la grande utilité.

Les guerres qui ravagerent tant de fois la Pologne, ne furent que des criſes momentanées, & ne dévaſterent que quelques Palatinats; mais celle-ci mettant tout le Royaume en combuſtion, a duré plus de dix ans conſécutifs, ſans qu'on puiſſe encore dire qu'elle eſt finie.

Les enfans, les vieillards, tout ſe vit ſoumis au fer meurtrier, qu'on aiguiſoit ſans ceſſe pour éventrer & pour égorger. La nature eut beau frémir, la loi parler, on n'écouta ni le droit des gens, ni l'humanité. Les malheurs de

Jerusalem, si vivement dépeints dans l'Oraison de Jérémie, paroissoient se renouveller, disoit un Evêque ; le sang qui ruisseloit dans les villes comme dans les campagnes, se répandit jusques dans les églises, & parmi les cadavres, dont les chemins étoient couverts, on voyoit des Prêtres & des Religieux massacrés. Rien de plus terrible qu'une guerre entreprise pour les autels & pour la liberté.

Le Polonois désespéré de se voir enlever une République qu'il regardoit comme son patrimoine, & comme l'ouvrage de ses peres, ne connoissoit plus d'autre loi que le desir de se venger. Eh ! qui pourroit assister de sang-froid aux funérailles de sa patrie ! C'étoit l'enterrer, disoit un vieux Castellan, que de changer ses constitutions.

Les uns fuyoient dans des terres étrangeres, n'emportant avec eux que des larmes & des regrets; les autres oppofoient la force à la force, & paffoient pour rebelles, même en défendant leurs biens & leur vie. On mettoit continuellement des fequeftres fur les Terres des plus grands Seigneurs, & l'on en difpofoit comme d'un pays ennemi qu'on fe plaît à faccager. Les femmes de la plus haute diftinction étoient elles-mêmes obligées de venir à Varfovie, prier qu'on leur accordât la jouiffance de leurs propres revenus, comme fi elles euffent demandé l'aumône; & fouvent elles s'en retournoient, fans avoir pu l'obtenir.

Ce fut au fein de ces maux, que le Roi même fe vit enlevé par quelques Fanatiques, qui le traînerent hors de Varfovie. Peut-

être (& cela paroît aſſez vraiſemblable) ne penſoient-ils qu'à l'intimider, ſans avoir conçu l'abominable deſſein d'en vouloir à ſes jours; mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'un tel attentat mettoit le comble aux malheurs, dont la Pologne étoit affligée. Ceux qui ſe rendirent coupables de ce forfait, ſoupçonnoient le Monarque de s'entendre avec la Ruſſie, pour affermir, ſur les ruines de la République, ſon autorité ; cependant il prit Dieu plus d'une fois à témoin, qu'il n'avoit pu, malgré tous ſes efforts, garantir ſa patrie.

Rien ſans doute ne dut plus coûter à ſon cœur, que de porter une Couronne aux riſques de ſon repos, & de ſa liberté; il le manifeſta plus d'une fois, & la maniere, dont il ſut pardonner à ceux qui avoient paru vouloir atten-

ter à ſes jours, lui mérita tous les éloges.

Les Ruſſes, toujours ardens à prolonger la guerre, vinrent enfin à bout de ſe rendre maîtres du château de Cracovie, & par un de ces événemens, qui ne peuvent avoir que des François pour auteurs. Il y en eut, qui portés ſur les aîles de la victoire, pénétrerent juſques dans l'intérieur du château même. On ne ſut leur arrivée que par la bravoure qu'ils firent éclater, en plongeant au milieu du fer & du feu : ils ſe frayerent des iſſues à travers des ſouterrains, qu'on ne peut ſe rappeller ſans frémir.

Les chemins n'étoient plus ſûrs, on interceptoit les dépêches, on aſſaſſinoit les couriers, & l'étranger, qui pénétroit en Pologne, envoyé ſecrétement par ſa Cour,

tomboit d'une embuſcade dans une autre, trop heureux de ne perdre que ſon argent, & ſes habits. On eût défié la ſagacité la plus raffinée, de pouvoir démêler au premier coup-d'œil le motif qui animoit les différens partis.

La Pologne ſeroit invincible, ſi tous les Militaires agiſſoient de concert. Quatre cens mille Gentilshommes peuvent monter à cheval, & la valeur qui anima toujours cette Nation, double le nombre & les forces ; mais autant de chefs, autant de factions, chacun appelle à ſoi la liberté comme un bien qui lui appartient, & ne veut connoître que l'indépendance. Le Comte Wenceſlas ne faiſoit pas difficulté d'avouer, que cette confuſion ruineroit tôt ou tard ſa patrie. Ce qui faiſoit dire à Zaluski, Evêque de Cracovie, que

la Pologne, toute Catholique qu'elle étoit, avoit un ſacrement de moins, que l'Ordre lui manquoit.

Pendant qu'on comptoit au nombre des morts Wenceſlas & ſon généreux fils, & que les Papiers publics les annoncerent, comme ayant terminé leur glorieuſe carriere à Tobolk en Sibérie, on les transféroit de Smolensko à Kaluga, petite ville dépendante de la Ruſſie, où la fille du Comte Mnizeck, Palatin de Sendomir, épouſe de Démétrius, fut autrefois noyée dans l'Okka, au moment d'une révolte : le pere, en la mariant, lui avoit donné un boiſſeau de perles pour trouſſeau.

Cette nouvelle priſon moins reſſerrée que celle de Smolensko, mais toujours gardée à vue par une ſentinelle Ruſſe, ne pouvoit

tranquillifer les Captifs. Il n'y avoit que le calme de leur ame qui leur faifoit goûter la paix, tandis que la Pologne continuoit d'être la proie des factions : on n'y tenoit des affemblées, que pour augmenter les troubles & fortifier les cabales.

Le Comte Poninski, devenu Prince par la fuite, & fortement étayé de la Ruffie, comme la fervant avec chaleur dans fes entreprifes, fe vit plus d'une fois Maréchal dans les différentes dietes. C'eft lui-même qui parut tantôt à Vienne, tantôt à Rome, fans doute pour concilier les efprits, quoiqu'on lui reprochoit de les aliéner. Il eut la récompenfe des hommes fameux, des fatyres & des éloges.

Quant au Comte Mlodzieowski, que les circonftances firent Evêque

de Pofnanie, & Grand-Chancelier, après avoir été à Rome fimple Recteur du college Polonois, enfuite Auditeur d'André Zaluski, Evêque de Cracovie, on le jugea trop patelin pour le croire un homme vrai.

Les Diffidens ne fe défiftoient point de leurs prétentions, & les véritables Républicains s'obftinoient à ne leur accorder qu'une tolérance civile. Ils craignoient qu'en les mettant au niveau des Catholiques, ils ne vinffent quelque jour à bout de les fubjuguer.

L'Ambaffadeur de Ruffie tonnoit contre quiconque s'oppofoit à fes deffeins. Il dit un jour aux Nonces affemblés chez lui, &, qui pour l'ouverture d'une diete fe trouvoient à Varfovie, „ que, „ s'ils ne déferoient pas à la vo- „ lonté de fa Souveraine, ils atti-

„ reroient ſur eux les plus grands
„ malheurs ; qu'ils fourniroient
„ aux autres Puiſſances l'occaſion
„ d'exercer une vengeance cruel-
„ le ; qu'on détruiroit l'habitant
„ par la flamme & par le fer ;
„ qu'on extirperoit juſqu'au nom
„ Polonois ; qu'on en viendroit
„ juſqu'à dépoſer le Roi, & que
„ le Royaume ſe partageroit en-
„ tre ſes voiſins.

Ce qu'il y a de plus terrible, c'eſt qu'à de pareilles menaces ſe joignirent la peſte & la famine, pour achever de détruire l'infortunée Pologne. On vit ſortir tout-à-coup ce premier fléau du ſein même des cadavres, qu'on laiſſoit à la merci des bêtes féroces. Deux cens quatre-vingt mille perſonnes périrent victimes de la contagion ; & les grands comme les petits, frappés des horreurs du trépas,

n'appercevoient, dans les campagnes & dans les villes, que des hôpitaux & des cimetieres. La fureur d'un côté, le patriotiſme de l'autre, ſoutenoient des troupes de combattans au milieu des malheurs & des périls. On ne pouvoit paſſer d'un village à l'autre, ſans trouver des routes enſanglantées, & ſans rencontrer des hommes couverts de bleſſures; les chariots ne ſuffiſoient pas pour les tranſporter, & les paſſans n'oſoient les enviſager, dans la crainte d'y reconnoître leurs parens ou leurs amis. Qu'avons-nous donc fait à Dieu, diſoient les vieillards, en pouſſant des ſanglots, pour nous voir auſſi cruellement traités?

Les hommes, qui renfermés dans leur propre Pays, ne connoiſſent d'autre exiſtence que des ſpectacles & des plaiſirs, peuvent croire

que l'imagination ajoute à ces faits; mais ceux qui ſont attentifs à l'Hiſtoire du ſiecle, & qui en ſuivent fidélement les époques, ſavent que le portrait n'eſt nullement exageré, & que la Pologne en conſervera long-tems la trace.

Les manifeſtes, que donnerent les différentes confédérations, à la tête deſquelles on vit les plus grands noms, inſtruiſirent l'Europe entiere de toutes ces calamités.

Les ennemis, toujours acharnés à ravager le Pays, ſe rendirent à Podhorcé, château du Comte Wenceſlas, à deſſein de le détruire de fond en comble. Ils étoient au moment de faire main-baſſe ſur des livres, des tableaux, des porcelaines, des dorures du plus grand prix, lorſqu'un homme

honnête leur perſuada qu'un dommage auſſi conſidérable ne leur feroit d'aucun profit. Ils s'en allerent comme ils étoient venus, mais en avouant qu'on les avoit envoyés.

Ils n'eurent aucun ménagement pour le Prince Radziwil, malgré la grandeur de ſes alliances & l'ancienneté de ſa Maiſon. Ils mirent un ſequeſtre ſur tous ſes biens; & c'eſt ce qui le détermina à quitter ſon propre Pays. On le vit errant, fugitif comme un homme ſans fortune & ſans aveu, malgré ſes immenſes poſſeſſions, & l'on dit que douze Apôtres d'or maſſif, tirés de ſon tréſor, ſervirent à le ſoutenir dans les différentes Contrées qu'il parcourut. Il donna les preuves du plus grand courage, aſſiſtant lui-même ſes domeſtiques, atteints de la peſte, qui ra-

vageoit la Hongrie ; il leur servit de garde-malade, personne n'osant leur prêter alors le moindre secours, &, chose admirable ! il ne refusa pas de les enterrer lui-même, creusant leurs fosses de ses propres mains. Voilà comme se conduisent les Héros.

Ce fut enfin au mois de Janvier 1773, époque chere à tout bon Polonois, que les prisonniers d'Etat, detenus depuis cinq ou six ans dans la Russie, recouvrerent enfin leur liberté. L'Evêque de Cracovie se rendit à Varsovie. Les rues pleines de monde à son passage, les acclamations dont l'air rétentissoit de toutes parts, furent le plus grand hommage, qu'on pût rendre au patriotisme, ainsi qu'à la vertu. Chacun voulut le voir, regardant comme une conquête l'honneur de lui parler.

La modeſtie du Comte Wenceſlas redoutant un pareil éclat, il ne parut point à la Cour, mais il ne put empêcher pluſieurs Magnats d'aller à ſa rencontre. On le combla d'éloges, & la ſœur même du Roi, la Comteſſe Branicka, le ſalua dans un tranſport d'allégreſſe & d'admiration, en le nommant *le Martyr de la Patrie.*

Il étoit impoſſible de contenir ſes ſentimens & ſes regards, en voyant ce vénérable vieillard avec une longue barbe, qu'il avoit laiſſé croître dans ſa captivité, & qui ſembloit encore augmenter le reſpect, qu'inſpiroient ſes vertus.

On crut qu'il ſe retireroit à Podhorcé, lieu qu'il avoit magnifiquement enrichi, ſur-tout d'une Egliſe bâtie à ſes frais, dirigée ſur ſon plan, & qu'on admireroit en Italie; mais ſa philoſophie chrétienne

le conduisit à Siedliska, petite Terre de sa dépendance sur le territoire de Chelm, pour y finir ses jours sans tumulte, & sans faste. C'est là que recueillant ses lumieres, & ses vertus, il relisoit avec ce calme qui tient l'ame en paix, toutes les révolutions de sa vie, lorsque le Roi voulant honorer la Patrie, le nomma Grand-Général de la couronne : c'étoit son droit, & ce fut une fête pour la Nation.

Les murmures se changerent en applaudissemens, & l'on vit à la tête des Militaires celui qui en avoit toujours été le Chef par son patriotisme, & par son intrépidité.

Clément XIV, alors Souverain Pontife, s'étoit trop occupé des malheurs de la Pologne, pour ne pas se réjouir avec elle de l'heureux retour du Comte Wenceslas. Il lui écrivit en ces ter-

mes pleins d'estime & d'affection.

„ Instruits, notre très-cher fils,
„ par l'Archevêque de Bérite, no-
„ tre Nonce à Varsovie, que vous
„ étiez enfin rendu à vos chers
„ concitoyens, qui vous desiroient
„ avec le plus vive ardeur, nous
„ avons senti une joie égale à la
„ douleur, que nous avoit causé
„ votre longue captivité.

„ Nous rendons à Dieu les plus
„ grandes actions des graces de
„ ce qu'au milieu de tant de dan-
„ gers, il vous a conservé, persua-
„ dés, comme nous le sommes, que
„ vous ferez toujours les plus
„ grands efforts pour maintenir la
„ Religion, & pour empêcher qu'on
„ ne lui donne atteinte dans les
„ dietes & les différentes délibé-
„ rations qui auront lieu.

„ Nous chargeons celui qui nous

„ représente, de vous donner tous
„ les secours, qui dépendront de
„ lui, afin que de concert vous
„ puissiez dissiper les complots fu-
„ nestes aux véritables Croyans.
„ Votre exemple encouragera les
„ autres à marcher sur vos traces.
„ Rien n'est plus capable de mé-
„ riter les faveurs du ciel. Soyez
„ persuadé que le St. Siege, ainsi
„ que notre Personne, vous sont
„ tellement dévoués, qu'il ne peut
„ rien vous arriver d'heureux, que
„ notre cœur n'en soit comblé;
„ & c'est pour vous en convaincre
„ que nous vous accordons, ainsi
„ qu'à votre illustre fils, qui nous
„ est singuliérement cher, comme
„ ayant partagé votre gloire, &
„ vos liens, les mêmes Indulgen-
„ ces, en visitant l'Eglise qu'il
„ vous plaira, que si vous visitiez
„ la Basilique de St. Pierre. Nous

„ vous donnons outre cela, & à
„ toute votre chere famille, une
„ bénédiction, qui prendſa ſource
„ dans notre attachement, & dans
„ notre admiration. A Rome à Ste.
„ Marie-Majeure, ſous l'anneau
„ du Pêcheur, 1773, la quatrieme
„ annéede notre Pontificat.

Tous les Grands du Royaume s'empreſſerent de lui écrire, ou de le viſiter, les uns pour lui donner des éloges, les autres pour en recevoir des conſeils; de ſorte qu'il ne pouvoit trouver que dans ſon propre cœur la ſolitude qu'il deſiroit.

Ce fut une raiſon pour l'engager à remettre au Roi le bâton de Grand-Général; mais on n'accepta ſa démiſſion, qu'en lui conférant la dignité de Caſtellan de Cracovie (place qui donne le titre d'Alteſſe, & le premier rang dans

le Sénat,) & qu'en nommant Général de la Couronne le Comte Severin son illustre fils.

La patente, que le Roi lui fit expédier, mérite d'être rapportée. Sa Majesté s'exprime de la sorte :

„ Nous nommons d'autant plus
„ volontiers, Général de la Cou-
„ ronne, le Comte Severin, fils
„ du célebre Comte Rzewuski,
„ Grand-Général, qu'il a toujours
„ donné des preuves, dès sa plus
„ tendre jeunesse, de son zele
„ pour nous, & pour la Répu-
„ blique ; qu'il s'est toujours ac-
„ quitté d'une maniere distinguée
„ des emplois qu'on lui a confiés,
„ *& qu'avec son respectable Pere,*
„ *il a supporté les rigueurs d'une*
„ *longue captivité, prêt à subir la*
„ *mort même, plutôt que de man-*
„ *quer à la patrie.* "

Le Comte Branicki, celui,

qui dans la derniere guerre, ſignala ſa valeur à l'armée Françoiſe, fut nommé Grand-Général, ſur la démiſſion du Comte Wenceſlas. On imprima la lettre qu'il écrivit à ſon illuſtre Prédéceſſeur, & elle eſt conçue dans ces termes :

„ Lorſque je conſidere votre
„ grandeur d'ame, votre ſageſſe,
„ votre ſavoir, je ſuis accablé de
„ douleur de vous voir remettre
„ le bâton de commandement, à
„ raiſon de votre ſanté. Combien
„ ne m'étoit-il pas glorieux de
„ vous avoir pour premier colle-
„ gue, & de pouvoir vous con-
„ ſulter, lorſque le bien de la
„ République l'eût requis. Ce qui
„ me conſole, c'eſt que votre cher
„ fils, qui m'eſt aſſocié comme
„ Général de la Couronne, vous
„ retrace parfaitement, & qu'on
„ voit briller en lui les mêmes

„ vertus qui vous ont rendu ſi
„ recommandable à la Nation, &
„ que je trouverai toujours par
„ ce moyen, celui de profiter,
„ & de m'inſtruire. Malgré votre
„ retraite, je vous ſupplie de
„ m'aider toujours de vos con-
„ ſeils, dans les affaires, qui de-
„ viendroient épineuſes. Je le ſou-
„ haite, & vous le demande avec
„ la plus vive ardeur. "

Les affaires de la Pologne ne pouvoient produire que de funeſtes événemens. C'étoit autant de nuages, qui préludoient des tempêtes, & qui occaſionnerent le fameux partage, qu'on ne peut ſe rappeller ſans la plus grande ſurpriſe. On vit des incurſions, & des manifeſtes. Divers écrits tendirent à prouver que les différentes Puiſſances du Nord avoient des droits inconteſtables ſur la Pologne,

gne, & l'on se servit du vrai moyen de les faire valoir, en s'emparant de ses domaines.

Qu'elle révolution dans tous les Palatinats! mais comment pouvoit-on résister à trois Puissances, dont la force & la valeur pouvoient subjuguer tout ce qui contrarioit leurs desseins.

C'étoit l'Impératrice de Russie, qui, trouvant dans son ame, & dans le courage de sa Nation les moyens de se faire obéir, remplissoit la Pologne du bruit de ses armes, & de son nom; l'Empereur Joseph, cet illustre Conquérant, dont les voyages développerent des vertus aussi modestes, que magnanimes, & dont les premiers pas dans la carriere de la gloire, ont été marqués par une intelligence, & par une bravoure à toute épreuve; Frédéric, Roi

de Prusse, philosophe de sang-froid, Héros d'un génie bouillant, que la guerre, les sciences, les loix semblent reconnoître pour leur maître, & qui, par un bras d'airain, comme par une plume de feu, s'est lui-même érigé dans le Temple de Mémoire les plus superbes trophées.

Je ne parle point ici de Marie-Thérese, Impératrice & Reine de Hongrie, qui n'a cessé de vivre que pour renaître dans tous les cœurs, & qu'on n'osa jamais censurer, dans la crainte d'improuver la vertu.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Papiers publics mirent sous les yeux de l'Europe les prétentions, ou les droits des Souverains respectifs, & que des troupes défilerent, pour les rendre incontestables. On arbora les armoiries

des trois Puiſſances, ſur les différentes portions qu'on iſola de la Pologne, & ce vaſte Royaume, qu'on citoit avec complaiſance, comme l'habitation des grands Seigneurs, comme un Pays indépendant, fut tout étonné de ſe voir en partie ſous une domination étrangere.

On eut beau invoquer tous les Monarques à prendre en main la cauſe des opprimés, on laiſſa les co-partageans jouir en paix de leurs conquêtes, & l'on ſe contenta de plaindre les Polonois, en convenant qu'il n'y a rien de plus voiſin de l'eſclavage, que la liberté.

Wenceſlas l'avoit prévu. „ Lorſ-
„ que la Maiſon de Saxe, diſoit-
„ il, ceſſera de nous gouverner,
„ nous ceſſerons d'être ce que
„ nous ſommes. "

Quelle dut être ſa douleur,

quand voyant de loin les étincelles du brasier qui consumoit sa patrie, sa grande ame n'eut pour ressource que des desirs & des regrets! „ Il faudra désormais, s'é-
„ crioit-il, aller chercher dans
„ les tombeaux de nos peres no-
„ tre République infortunée. Ils
„ ont malheureusement emporté
„ le zele & la force, qui pouvoient
„ nous la conserver, & il ne nous
„ reste que la honte de ne les
„ avoir pas imités, & le triste
„ honneur de pleurer sur leurs ca-
„ davres. "

Quoique la Pologne, malgré son démembrement, soit encore plus étendue que la France même, elle ne se consolera jamais d'avoir vu arracher de son sein une partie considérable de ses enfans, qui, devenus extérieurement Prussiens, Moscovites, Autrichiens, sont,

pour ainsi dire, forcés à ne plus avoir ni son esprit, ni ses loix.

Ce n'est pas que le pouvoir des Souverains, dont ils sont actuellement vassaux, leur ait imposé quelque joug accablant; les Princes de l'Europe ne connoissent plus heureusement cette tyrannique sévérité, qui des peuples conquis en faisoit des troupes d'esclaves.

La philosophie moderne, quoique défectueuse sur les points les plus essentiels, n'a pas laissé de contribuer à relever la gloire de l'humanité. Nous lui devons en partie la gloire d'avoir tempéré l'autorité des Princes, & de les avoir persuadés qu'un homme, de quelque condition qu'il puisse être, a droit sur la compassion & l'équité du Monarque le plus puissant & le plus altier.

Mais quand il faut renoncer aux maîtres qu'on a ſervis dès ſon enfance, aux conſtitutions qu'on a ſucés avec le lait; quand on doit enfin adopter une nouvelle maniere de penſer & d'être, il eſt impoſſible qu'on n'éprouve une violente criſe.

Des ſujets dégagés de la ſervitude, qui regnoit en Pologne, devroient ſans doute ſe trouver trop heureux; mais ils étoient ménagés par leurs Seigneurs, comme la reſſource néceſſaire pour enſemencer leurs terres; ils avoient trois jours de la ſemaine à leur diſpoſition; ils étoient aſſurés qu'on n'enleveroit ni leurs uſtenſiles, ni leurs lits pour les vendre à l'encan; qu'on ne les forceroit point à prendre du ſel, lors même qu'ils manqueroient de pain; qu'on ne leur feroit jamais

payer la moindre taxe : mais pour peu qu'ils fussent assujettis au plus léger impôt, ils se croyoient horriblement vexés. Telle est la force de l'habitude.

D'ailleurs la bonté du caractere, analogue aux mœurs du Pays, rend les Seigneurs Polonois aussi affables que bienfaisans. Si quelqu'un abusoit de sa place ou de son rang, pour attenter à l'honneur ou à la vie de ses Esclaves, l'indignation générale de la Noblesse couvroit de confusion le coupable : il étoit cité dans une diete, & puni selon la rigueur des loix.

Il en existe une en Pologne contre tous les délits, & d'autant plus sage qu'elle a tout prévu. Le Grand-Général d'un côté, le Grand-Maréchal de l'autre, avoient le glaive toujours levé pour arrêter

les déprédations & les brigandages, & le Roi lui-même ne pouvoit casser leurs arrêts, ni suspendre leur autorité.

C'est une chose étrange que l'ignorance où l'on est à l'égard de la Pologne; les Européens ont beau vivre, pour ainsi dire, en famille, par les fréquentes relations que le commerce & la science ne cessent d'entretenir. On regardoit les Polonois comme n'ayant jamais eu d'autre maître que leur liberté: mais quelle est la République qui subsisteroit seulement une année, s'il n'y avoit que des caprices & des passions pour la gouverner? Ce siecle lui-même fournit plusieurs exemples où la Pologne s'arma de ses propres loix, & fit trancher la tête à ceux qui avoient osé les enfreindre, sans avoir égard ni à la qualité, ni au rang.

Cependant

Cependant on s'occupoit toujours de changer ses constitutions; & les dietes, comme les assemblées, tendoient à former un Conseil permanent, qui limitoit l'autorité des Généraux, en donnant plus d'extension à celle du Monarque. Ce Tribunal, qu'on voyoit s'élever sur les ruines de la liberté, ne laissoit pas que d'allarmer les vrais Patriotes. Le Comte Severin Rzewuski, fils de l'illustre Wenceslas, devenu Général de la Couronne, crut devoir revendiquer les droits de sa place, pour conserver la République dans toute sa vigueur.

On l'entendit au milieu de la diete de 1776, malgré cinq ans de captivité, qui auroient pu rallentir son courage & sa voix, parler avec la plus grande liberté.

„ O chere Patrie! s'écria-t-il, „ du ton le plus véhément, & le

„ plus perſuaſif, ſi je n'ai pas fait
„ pour toi tout ce que j'ai vou-
„ lu, j'ai du moins fait tout ce
„ que j'ai pu. Si nous étions en-
„ core Polonois, illuſtres Etats,
„ ſi nous avions ſu mourir, la
„ Patrie ne ſe verroit pas aujour-
„ d'hui dans les fers. Mais mal-
„ heur à toute République où la
„ conſervation du citoyen eſt plus
„ précieuſe que celle de l'Etat,

„ La plume, qui a ſigné l'arrêt
„ de notre eſclavage, n'a pas en-
„ core ſéché, & nous nous hâ-
„ tons de la reprendre pour ſou-
„ mettre juſqu'au ſoupçon de no-
„ tre liberté ſous le deſpotiſme
„ d'un Conſeil permanent.

Après avoir déploré le change-ment qu'on veut apporter aux conſtitutions de l'Etat, après avoir fait voir que les Généraux ne ſe ſervirent jamais de leur autorité,

que pour vaincre, & pour enchaîner les ennemis de la Patrie, il finit par dire : „ Qu'il sera toujours
„ le même, qu'on pourra le dé-
„ pouiller de son pouvoir, de sa
„ charge, de ses biens, de sa vie
„ même, mais qu'on ne pourra
„ jamais lui enlever son amour
„ pour la Patrie; qu'il l'a reçu
„ de ses ancêtres avec le sang qui
„ coule dans ses veines; qu'il s'en
„ est nourri sous les yeux d'un
„ des plus respectables citoyens,
„ sous les yeux de son pere; qu'il
„ conserva cet amour malgré une
„ captivité de cinq années; qu'il
„ l'animera dans toutes ses démar-
„ ches; qu'il le portera jusqu'au
„ tombeau, s'il ne l'y conduit pas;
„ & que sa cendre froide & insen-
„ sible attirera sur elle les regards,
„ & peut-être les larmes de l'hom-
„ me vertueux.

Ce digne Républicain ne fut ni moins éloquent ni moins zelé pour folliciter le rappel du Prince Radziwil. Il femble qu'il reffent fes malheurs, tant il eft énergique à les décrire. On admire le même courage, lorfque dans la féance du 10 octobre 1776, il s'éleva contre des impôts qu'on vouloit créer, & contre le projet qu'on avoit formé de diminuer les troupes.

„ Donnons, dit-il, une moitié de „ notre bien, fi cela eft néceffaire, „ pour nous affurer l'autre; don- „ nons tout notre bien pour con- „ ferver notre liberté, mais ne „ donnons abfolument rien, fi „ nous devons donner contre nous- „ mêmes....

„ Des Républicains, ajoute-t- „ il, paient volontiers des impôts „ deftinés à la récompenfe des Hé- „ ros de la patrie; qui de nous

„ en voudra payer pour celle des
„ cliens du despotisme. Si la vio-
„ lence a fait des loix, qu'elle
„ établisse aussi des impôts, mais
„ n'allons pas nous-mêmes acheter
„ notre oppression. Qu'on me
„ rende, continue-t-il, le Gou-
„ vernement ancien, le Gouver-
„ nement de mes peres, qu'on
„ me rende enfin un Gouverne-
„ ment digne d'un homme libre,
„ & dès-lors je ne regrette plus
„ ni ma fortune ni ma vie."

Il finit par déclarer, „ que li-
„ cencier des troupes, pour mettre
„ l'état civil plus à son aise, que
„ n'avoir plus de soldats, pour
„ avoir des Secrétaires, des Gref-
„ fiers, c'est absolument changer
„ les loix de l'Etat, & qu'il s'op-
„ pose à cette entreprise."

Mais ce qui prouve encore mieux le patriotisme dont il fut

toujours animé, c'eſt la réponſe qu'il fit en plein Sénat, lorſqu'on lui dit qu'il étoit facile de parler avec force, quand on avoit de grandes richeſſes & de grandes dignités.

„ Je n'ai jamais aimé les biens,
„ repliqua-t-il, qu'autant que l'a-
„ vantage de la patrie l'exigeoit
„ de moi, qu'autant que la vertu
„ le permettoit. S'il eût plu à la
„ Providence de m'ôter de l'état
„ où elle m'a mis, & de me don-
„ ner l'indigence pour partage,
„ j'aurois aimé la pauvreté, parce
„ que je l'aurois regardée comme
„ un don du Ciel. J'aurois aban-
„ donné ce bâton d'or que je
„ tiens dans mes mains, & j'au-
„ pris celui de fer, dont ſe ſer-
„ virent mes ayeux pour verſer
„ le ſang des ennemis de l'Etat.
„ J'aurois été chez mes conci-

„ toyens, & je leur aurois dit :
„ Mes amis, donnez-moi la nourriture que vous me devez à titre de frere. Alors les trésors
„ des Polonois se seroient ouverts pour la seconde fois, &
„ pour la seconde fois, les ennemis de l'état & de la liberté
„ auroient tremblé.

L'on ne sera sûrement pas fâché de voir la réponse qu'il fit au Roi au sujet de la Lettre circulaire de S. M., écrite le 26 février 1776.

Sérénissime Roi, très-gracieux Souverain.

„ Enflammé de cet amour de la patrie que les seuls hommes, hélas! renferment dans leur cœur,
„ & dont V. M. réclame en moi
„ les effets, je vous apporte, Sire,
„ l'avis libre & fidele, garanti par

„ la foi du ferment que je vous ai
„ prêté comme Miniftre....

„ Chaque année, comme chaque
„ diete, porte de nouveaux coups
„ à la République. La famine &
„ la pefte ont détruit ceux que
„ les guerres inteftines avoient
„ épargné, & ceux qui ont échap-
„ pé à ces deux fléaux, en proie
„ à la mifere & à l'oppreffion,
„ n'ont pas prévu qu'ils réfer-
„ voient leurs jours pour des tems
„ plus malheureux encore, &
„ qu'ils traîneroient pefamment
„ les triftes reftes d'une vie lan-
„ guiffante fous le poids accablant
„ du defpotifme. Oui, Sire, en cé-
„ dant nos Provinces aux Etran-
„ gers, le frere a livré fon pro-
„ pre frere à l'efclavage, & il a
„ mis le comble à la cruauté, &
„ s'eft rendu l'affaffin de celui
„ dont il devoit être le défenfeur.

„ Plut au Ciel que la Pologne
„ eût ignoré jusqu'à la connoif-
„ sance des lettres ; mais il a fallu
„ tout brouiller & tout confon-
„ dre, il a fallu aggraver le sort
„ déplorable du reste de nos con-
„ citoyens par un amas de loix
„ nouvelles, souvent inintelligi-
„ bles, souvent contradictoires,
„ & presque toujours pernicieu-
„ ses.....

„ Je parle du Conseil permanent,„
„ qui, outre le droit de délibéra-
„ tion que sa dénomination indi-
„ que, s'arrogeant la force coac-
„ tive en vertu de l'autorité qu'on
„ lui donne, & le pouvoir législa-
„ tif par la force de ses opéra-
„ tions illégales, sera toujours pour
„ la Nation une chose inconceva-
„ ble, ou si elle la conçoit, une
„ chose intolérable.

„ Puisqu'en ce jour la sollicitude

„ de Votre Majesté pour le bien
„ public, attend de moi un avis
„ sage, je le lui donne, & lui con-
„ seille d'abolir le Conseil perma-
„ nent, ou de restreindre son au-
„ torité dans les justes bornes que
„ nos loix lui prescrivent; du moins
„ alors pourra-t-on espérer qu'il
„ ne sera plus à charge à la Nation.

„ Il n'est point de puissance vé-
„ ritable dans une Nation sans ar-
„ mée, & les tems ne sont plus
„ où le foible sans défense pou-
„ voit hardiment se reposer sur
„ la loi du plus fort : quiconque
„ ne veut pas de troupes en Po-
„ logne, n'est pas citoyen, ou
„ ne mérite pas de l'être. Une
„ malheureuse expérience nous a
„ déja convaincu qu'un citoyen
„ sans armée est un homme tout
„ prêt à recevoir le joug que le
„ premier venu voudra lui imposer.

„ Je conſeille à V. M. d'abolir „ l'excès des dépenſes civiles pour „ en dotter nos armées, ſe ſou- „ venant toujours que le ſang, „ & la vie du ſoldat, doivent être „ payés avant tout, & ne ſauroient „ jamais être aſſez payés.

„ Les Staroſties enlevées des mains „ qui les diſpenſoient, ſont le troi- „ ſieme objet de mon avis; le de- „ ſir de ſervir la patrie s'affoiblit, „ & s'éteint bientôt dans le cœur „ des citoyens, quand ils voient „ tarir la ſource des récompenſes. „ Il en eſt peu qui aiment la pa- „ trie pour elle-même. Le grand „ nombre ne la chérit, que parce „ qu'il en attend, le prix & le ſou- „ tien de ſa vertu. Il eſt néceſſaire „ que la République ait dans ſes „ mains de quoi encourager aux „ grandes actions, & de quoi les „ reconnoître; & c'eſt pour cela

„ que je ne ferois point d'avis qu'on
„ abolît un motif auſſi puiſſant qui
„ conduit à la gloire.

„ Tel eſt, Sire, mon ſentiment,
„ qui n'a pour but que la droiture.
„ Je le ſoumets à votre ſageſſe, &
„ élevant les mains vers le Ciel,
„ pour que le Très-Haut daigne
„ jetter un regard de commiſéra-
„ tion ſur notre patrie, mettant
„ fin à ſes malheurs, il donne au
„ Roi comme au citoyen l'eſprit
„ de force, & de conſeil.

„ Je ſuis pour la vie, de Votre
„ Majeſté, & de la République,
„ le fidele Conſeil & Miniſtre de
„ guerre, SÉVERIN RZEWUSKI,
„ Général de la Couronne.

A Varſovie, ce 22 mars 1776.

Mais pour achever de faire connoître un fils ſi digne, imitateur de ſon illuſtre pere, j'ai cru devoir placer ici ſon portrait hiſtorique.

Consacré dès l'enfance à la gloire comme à la vertu, jaloux de faire passer dans son cœur tout le patriotisme de ses aïeux, nourrissant son ame des sciences & des arts, déconcertant les ennemis de l'Etat par son éloquence, les devinant par sa pénétration, les étonnant par son intrépidité, tant de feu pour son pere, & pour sa patrie, aux dépens de sa liberté, tout entier à ses devoirs magnanimes au sein de l'économie, indifférent à tous les plaisirs, hors celui d'obliger; sans humeur, sans foiblesse, sans orgueil, n'ayant que trente-sept ans; & sûr de vivre un siecle, si le Ciel veut réparer les malheurs de sa patrie.

On peut ajouter à ce tableau, que les plus excellentes qualités sont annexées à la Maison Rzewuski, & que le Maréchal de la

Cour, qui joint l'aménité Françoise aux mœurs de sa Nation, fit éclater la générosité toutes les fois qu'il fallut répandre des bienfaits.

Le Comte Wenceslas, toujours occupé de sa République, qui n'étoit plus à ses yeux qu'un fantôme & qu'une ombre, cherchoit à la faire revivre par ses entretiens & par ses espérances. Il en parloit autant qu'il en trouvoit l'occasion avec ces anciens & vénérables Polonois, dont il étoit l'idole à juste titre. Ils venoient des extrêmités du Royaume, le voir & l'entendre, comme on alloit autrefois écouter Caton; mais dans le tems qu'on se consoloit de posséder au moins un si grand homme, ses jambes lui refusoient le service, & se ressentoient de sa longue captivité. Ce fut le prélude

de ſa mort. Il la vit arriver avec cette tranquillité, qu'on trouve au ſein de la vertu, plus content d'aller ſe réunir à ſes peres, que de vivre avec des hommes inſenſibles aux malheurs de la République. La même main qui creuſa le tombeau de ſa patrie, creuſa le ſien, il ne put avoir d'autre conſolation que de voir ſes enfans proſpérer. Ils ſont encore au nombre de cinq : Staniſlas l'aîné, Porte-Glaive de la Couronne, univerſellement chéri pour les agrémens de ſon eſprit, & pour les qualités de ſon cœur ; Joſeph, plus ami de la retraite & de la philoſophie, que de toutes les dignités ; Severin, Général de la Couronne, dont j'ai eſquiſſé le portrait ; la Princeſſe Radziwil, & la Comteſſe Chiotekewich, recommandables l'une & l'autre par leur magnanimité. Si

la diſtance des lieux ne leur permit pas de ſe réunir auprès de leur illuſtre pere, ils ne ceſſerent de lui faire paſſer les plus vifs témoignages de leur amour. „ Ils ſont „ toujours près de moi, diſoit-il, „ parce qu'ils ſont toujours dans „ mon cœur. "

Le Comte Joſeph, ſon ſecond fils, fut le ſeul qui lui rendit les derniers devoirs.

Quand il ſentit ſes forces s'affoiblir, il ferma les bons livres, dont il faiſoit ſes délices, pour ne plus lire que dans ſon ame, & dans l'éternité. Il s'enflamma d'un nouveau zele pour mourir avec fruit dans le ſein d'une Religion, dont il ſuivit conſtamment les maximes. Sa derniere heure lui parut d'autant plus douce, qu'elle ne lui préſentoit plus d'autre patrie que le Ciel. On l'entendit juſ-

qu'au dernier ſoupir, prier pour ſa famille, pour ſa Nation, pour ſon Roi.

Ce fut au mois de Novembre 1779, qu'il alla reprendre une nouvelle vie, dans le ſein de la juſtice & de la paix, événement qui conſterna tous les vrais Polonois. Indépendamment de l'attachement, qu'ils lui avoient voué par reconnoiſſance, & par inclination, leur patriotiſme trouvoit ſon compte à poſſéder un citoyen ſi digne de la patrie. Le plus beau triomphe dont puiſſe jouir une République, c'eſt de poſſéder des ames magnanimes, capables de ſoutenir ſa gloire au ſein même des malheurs.

Le Comte Wenceſlas fut enterré ſans pompe & ſans cérémonie chez les PP. Récolets de Chelm, comme il l'avoit demandé.

Telle fut la vie de ce magnanime Républicain, que je ne puis mieux terminer qu'en mettant ſon portrait hiſtorique ſous les yeux du Public.

Plus jaloux du bonheur de ſes concitoyens, que de ſa proſpérité, de la conſervation de ſa République, que de ſa propre vie, toujours au-deſſus des honneurs par ſa magnanimité, au-deſſous des autres par ſa modeſtie; toujours le même au milieu des plus grandes révolutions, grand dans l'intérieur de ſa famille, comme à la tête du Sénat, amateur des Sciences & des Arts avec connoiſſance & par goût, eſclave de ſa parole & de ſes devoirs au ſein de la liberté, alliant les vertus chrétiennes, & les qualités ſociales de la maniere la plus capable de ſervir

les hommes & d'honorer Dieu, magnifique quand il falloit paroître ſimple dans la vie privée, intrépide, lorſque le devoir étoit marqué; pere de ſes vaſſaux, ami des étrangers, ouvrant à tous les malheureux ſes tréſors, & ſon cœur, ne connoiſſant d'ennemis que ceux de la patrie, ne leur ayant jamais fait de peine qu'en les couvrant de confuſion par ſon mérite & par ſa captivité!

Le juſte enthouſiaſme du Public fit frapper deux médailles en l'honneur de nos deux illuſtres Captifs, où l'on voit le Pere, le Fils entourés d'une légende latine auſſi glorieuſe qu'énergique.

FIN.

